

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ASPECTS DE LA MORPHOPHONOLOGIE

DE L'AYMARA

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN LINGUISTIQUE

PAR

RAPHAËL GIRARD

JUILLET 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

À ma tante

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur la morphophonologie de l'aymara, une langue autochtone parlée en Bolivie et au Pérou. L'essentiel de la morphophonologie de cette langue réside dans les règles d'élision vocalique. L'objectif de cette recherche est d'une part de regrouper les divers cas d'élisions vocaliques en fonction de leurs contextes d'application et, d'autre part, d'analyser chaque groupe de cas à la lumière des modèles théoriques disponibles. Deux classes de phénomènes sont ainsi répertoriées : les élisions répondant à des facteurs morphologiques, et celles répondant à des facteurs syntaxiques. Parmi les élisions morphologiques, celles du système dérivationnel verbal sont considérées en détails. Il est démontré que l'élision/réalisation des voyelles aux frontières morphologiques ne sont associées à aucun contenu sémantique ou lexical identifiables, ce qui en fait des éléments de pure forme. Parmi les élisions syntaxiques, il est proposé que l'alternance élision/réalisation des voyelles finales des mots sert à marquer la distinction +/-OBJET; une notion morphosyntaxique englobant les rôles thématiques et la catégorie +/- HUMAIN. Un second type d'élisions vocaliques de niveau syntaxique est aussi étudié, où le facteur responsable de l'élision est sa position non-finale d'un mot dans un syntagme. Il est démontré que les effets de longueur observés pour l'élision de la voyelle finale des modifieurs sont attribuables à la possibilité de modifier morphologiquement ou syntaxiquement un même item, et que seuls les modifieurs syntaxiques sont sujets à élision.

Mots-clés : Aymara, morphophonologie, élision vocalique, voyelle, suffixes.

REMERCIEMENTS

J'aimerais profiter de l'occasion qui m'est offerte pour exprimer ma gratitude à ceux qui, chacun à sa manière, ont contribué à la réalisation de ce mémoire. D'abord, merci à mon directeur Mohamed Guerssel, et à mes lecteurs Lynn Drapeau et John Lumsden pour leur support bien réel à l'étudiant plutôt virtuel que j'ai été... J'aimerais également adresser un « merci vieux » à Simon Boivin pour sa bière et son divan, mais surtout pour son amitié qui m'accompagne depuis plus de 20 ans. Special thanks to Institut de Langues Sagamie and Lorraine Benoît for giving me a job, for being so flexible with the schedule, and so supportive of my projects. Ευχαριστω τη Sr. Louisette Bergeron. δια ήν ή φιλολογια τε και το 'ιερον πυρ' ηλθον. Daysir sista : « Munasiñajj janipuniw tukusqiti. Taqi kun t'akhisi, taqi cun iyawsi, taqi cun llamp'uchuymampi suyt'araqi ». Finalement, un petit clin d'œil à Intercar et Orléans Express dont les bons services m'auront permis de parcourir sans heurt les quelque 60 000 km qu'a requis cette maîtrise...

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iii
REMERCIEMENTS.....	iv
LISTE DES TABLEAUX.....	viii
LISTE DES FIGURES.....	ix
CHAPITRE I : INTRODUCTION.....	1
1.1 L'aymara comme objet d'étude.....	1
1.1.1 La littérature descriptive.....	2
1.1.2 La littérature analytique et théorique.....	3
1.1.3 L'intérêt de l'aymara.....	3
1.1.4 Objectifs de recherche.....	3
1.2 La grammaire de l'aymara.....	4
1.2.1 La phonologie.....	4
1.2.2 La morphologie.....	6
1.2.3 La syntaxe.....	7
1.3 Le cadre théorique.....	7
1.3.1 La morphophonologie et les modèles de la morphologie.....	7
1.3.2 Définition des termes utilisés dans le mémoire.....	11
1.3.2.1 Terminologie descriptive.....	12
1.3.2.2 Terminologie représentationnelle.....	12
1.4 Organisation du mémoire.....	13

CHAPITRE 11 : DESCRIPTION DES DIVERSES ALTERNANCES

LES VOYELLES.....	14
2.1 Le problème morphologique.....	14
2.1.1 La flexion verbale.....	16
2.1.2 La dérivation verbale.....	17
2.1.2.1 Suffixes dérivationnels verbaux de classe I.....	17
2.1.2.1.1 Propriétés sémantiques et lexicales des suffixes de la classe I.....	18
2.1.2.1.2 Propriétés formelles des suffixes de la classe I....	20
2.1.2.2 Suffixes dérivationnels verbaux de classe II.....	21
2.1.2.2.1 Propriétés sémantiques et lexicales des suffixes de la classe II.....	22
2.1.2.2.2 Propriétés formelles des suffixes de la classe II	23
2.1.3 Flexion et dérivation nominales.....	23
2.2 Le problème syntaxique.....	25
2.2.1 Les marqueurs de focus.....	26
2.2.2 Les alternances morphosyntaxiques.....	30
2.2.3 Les alternances syntagmatiques.....	33
2.2.3.1 La règle des trois voyelles.....	33
2.2.3.1.1 Les structures modifieurs-modifiés.....	33
2.2.3.1.2 Avec certains suffixes.....	34
2.2.3.1.3 Reduplication.....	36
2.2.3.2 Alternances au niveau de la phrase.....	37
CHAPITRE III : DISTRIBUTION MORPHOLOGIQUE DES VOYELLES.....	39
3.1 Approche lexicale.....	39
3.1.1 La réalisation des voyelles finales comme morphème.....	40
3.1.1.1 Les voyelles finales comme unités de forme.....	40
3.1.1.2 Les voyelles finales comme unités de sens.....	41
3.1.2 Distribution des voyelles finales dans le cadre de la Phonologie Lexicale.....	46

3.2	Approche lexémique.....	52
3.2.1	Avantages d'une analyse de type lexémique par rapport à une analyse de type Phonologie Lexicale.....	54
CHAPITRE IV : DISTRIBUTION MORPHOSYNTAXIQUE DES VOYELLES....		57
4.1	Nature de l'alternance.....	57
4.1.1	Contenu morphosyntaxique rattaché à la présence/absence de la voyelle finale du radical.....	58
4.1.1.1	Premier niveau de contraste : sujet-objet.....	58
4.1.1.2	Second niveau de contraste : oblique-objet.....	59
4.1.2	OBJET comme contenu morphosyntaxique.....	61
4.1.2.1	Les rôles thématiques.....	61
4.1.2.2	Le contraste humain/non-humain.....	63
4.2	Analyse de l'alternance.....	65
4.2.1	Analyse morphémique.....	66
4.2.2	Analyse lexémique.....	67
CHAPITRE V : DISTRIBUTION SYNTAXIQUE DES VOYELLES.....		70
5.1	La règle des trois voyelles (élisions internes au NP).....	70
5.1.1	Analyse.....	71
5.2	En fin de mot syntaxique.....	73
5.2.1	Analyse.....	74
5.3	Élisions syntaxiques : extensions.....	75
5.3.1	Élisions à l'intérieur du VP : le cas des objets.....	75
5.3.2	Absence d'élision : les sujets et les obliques.....	76
5.3.2.1	Les sujets.....	76
5.3.2.1	Les obliques.....	77
CHAPITRE IV : CONCLUSION.....		79
6.1	Résumé des principaux points exposés dans ce mémoire.....	79
6.2	Questions de recherches futures.....	81
LISTE DES RÉFÉRENCES.....		85

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1	Les phonèmes consonantiques de l'aymara.....	4
Tableau 2.1	Paradigme flexionnel « distant rapproché ».....	16
Tableau 2.2	Paradigme flexionnel « simple ».....	16
Tableau 2.3	Suffixes dérivationnels verbaux de classe I.....	18
Tableau 2.4	Possibilités combinatoires des racines apa, ira et sara avec les suffixes dérivationnels verbaux de classe I.....	21
Tableau 2.5	Répartition des propriétés morphophonologiques et catégorielles.....	21
Tableau 2.6	Suffixes dérivationnels verbaux de classe II.....	22
Tableau 2.7	Marqueurs de focus.....	26
Tableau 2.8	Marqueurs relationnels.....	31
Tableau 3.1	Suffixes dérivationnels verbaux de classe I.....	42
Tableau 3.2	Suffixes dérivationnels verbaux de classe II.....	42
Tableau 4.1	Marqueurs de compléments obliques.....	59

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1	Le traitement de la forme dans les modèles morphologiques.....	11
Figure 2.1	Les suffixes nominaux.....	23
Figure 2.2	Ordonnancement des suffixes nominaux.....	24
Figure 3.1	Représentation de /-iki/ «dormir», selon le contexte morphologique....	41
Figure 3.2	Répartition des suffixes dérivationnels verbaux de classe I en niveaux.....	47
Figure 3.3	Exemples de dérivations selon le modèle de Phonologie lexicale.....	50
Figure 3.4	Exemple de dérivation dans un modèle lexémique.....	54
Figure 4.1	Deux niveaux de contraste des arguments des verbes.....	60
Figure 4.2	Pairage des rôles thématiques et des fonctions morphosyntaxiques.....	64
Figure 4.3	L'alternance morphosyntaxique comme règle d'alternance de radical...	68
Figure 5.1	Modifications morphologique et syntaxique.....	72
Figure 5.2	Configuration objet-verbe.....	76
Figure 5.3	Configuration NP-sujet.....	77
Figure 5.4	Configuration NP-oblique.....	78

CHAPITRE I

INTRODUCTION

1.1 L'aymara comme objet d'étude

Si le langage est une faculté humaine universelle, un linguiste n'a pas plus de raisons de choisir d'étudier sa langue maternelle que n'importe quelle autre, fût-elle des plus exotiques. En effet, si chaque langue individuelle est le produit de cette faculté humaine universelle, chacune doit constituer une voie d'accès envisageable pour l'étude de cette faculté. S'intéresser à une langue familière a des avantages certains: les données sont accessibles en quantité illimitée et de bonne qualité, et les prédictions testables facilement et de manière fiable. L'intérêt, d'autre part, de l'étude des langues moins familières ou dites "exotiques" c'est la possibilité qu'elle révèle certains comportements cruciaux que les langues familières manifestent de manière moins flamboyante, et qui, comme tels, n'auraient peut-être pas reçu toute l'attention méritée. C'estes, dans ce genre d'approche, les risques et la charge de travail sont un peu plus élevés, mais elle confère au linguiste une certaine distance face aux données, qui est beaucoup plus difficile à atteindre dans des situations de quasi conflit d'intérêt, où le chercheur est tellement sensible à chaque détails de la langue familière qu'il étudie, qu'il réussit mal à avoir une vue d'ensemble. Bien sûr, les deux types d'approches ont leurs vertus et leurs faiblesses, mais elles sont complémentaires. Et il est probable que c'est dans la multiplicité des approches que nous réussirons à cerner ce qu'est vraiment la faculté linguistique humaine. Le présent travail

constitue une tentative dans ce sens, et nous avons choisi de tenter une approche à travers une langue exotique pour l'auteur de la recherche, et pour un certain nombre de ceux qui la liront, dans un contexte où le français et les autres langues indo-européennes sont la norme. Il s'agit de l'aymara; une langue parlée par les populations des hauts plateaux de Bolivie et du Pérou¹.

1.1.1 La littérature descriptive

Les premiers témoignages écrits de l'aymara remontent à 1584, et sont dus aux missionnaires Européens venus « évangéliser les indiens ». Une contribution importante datant de cette époque, et globalement assez fiable fut celle du Jésuite Ludovico Bertono, avec son *Arte breve de la lengua aymara*, et son *Arte y gramatica muy copiosa de la lengua aymara*, tous deux publiés en 1603. Dans sa revue critique de la littérature, Briggs (1979) dresse une liste des écrits descriptifs parus depuis cette époque jusqu'aux études linguistiques modernes. Parmi les contributions modernes, la plus prolifique et la plus sérieuse², est sans contredit celle de Martha J. Hardman. Outre une panoplie d'articles sur l'Aymara et ses langues sœurs le jaqaru et le kawki, elle a aussi publié une deux grammaires du jaqaru³, et deux grammaires de l'aymara⁴. Plusieurs de ses élèves ont aussi fait des contributions importantes, en particulier Lucy T. Briggs, dont la thèse demeure la référence quand à la dialectologie de cette langue. Juan de Dios Yapita, un de ses collaborateurs et locuteur natif de l'aymara est celui qui est à l'origine de l'orthographe standardisé et l'actuel directeur de l'*Instituto de Lengua y Cultura Aymara* (ILCA), à La Paz, qui vise à promouvoir les études andines en général, et de la langue aymara en particulier.

¹ Membre principal d'un groupe de langues appelé « jaqi », avec le jaqaru, et le kawki, parlés au Pérou. Quand au statut phylogénétique de ce groupe, on est loin de l'unanimité. D'aucun on proposé une famille « quechumara », sur la base des ressemblances entre l'aymara et le quechua, mais plusieurs considère ces ressemblances comme le fruit d'influences mutuelles au cours des siècles de cohabitation dans l'Altiplano.

² C'est-à-dire faisant usage de techniques linguistiques et ethnologiques modernes, et sans intentions évangélisatrices.

³ Hardman (1966) et Hardman (2000).

⁴ Hardman, Vasquez et Yapita (1988) et (Hardman 2001).

1.1.2 La littérature analytique et théorique

La littérature descriptive traitant de l'aymara est relativement abondante, mais c'est beaucoup moins le cas au niveau théorique. On trouve des analyses de certains aspects de l'aymara, appartenant à divers modules de la grammaire. MacEachern (1997) a consacré une bonne partie de sa thèse à l'analyse des données phonotactiques de l'aymara en comparaison avec celles d'autres langues. Beas (1999) fait une ébauche d'analyse de certaines élisions vocaliques dans un cadre de Phonologie Non-Linéaire. Aranovich (2004) discute des asymétries d'accord entre le verbe et ses compléments dans le cadre de la Théorie de L'optimalité. Nuñez et Sweetser (2006) fournissent une analyse de type Linguistique Cognitive de la représentation sémantique du temps en aymara. En dehors de ces quelques exceptions, il semble que bien des caractéristiques de cette langue n'aient pas encore attiré l'attention des chercheurs portés vers la linguistique plus théorique.

1.1.3 L'intérêt de l'aymara

Le fait que l'aymara soit une langue « exotique », bien décrite, mais peu étudiée dans une perspective théorique suffit à justifier qu'on s'y intéresse. Mais une des caractéristiques de cette langue fournit une raison supplémentaire de s'y intéresser, puisqu'elle touche à plusieurs aspects de la théorie linguistique. Il s'agit des règles d'élision vocalique. C'est un trait majeur de cette langue puisqu'il se manifeste un peu partout dans la grammaire. En outre, c'est un élément très stable d'un dialecte à l'autre⁵, ce qui ajoute à l'intérêt qu'il suscite.

1.1.4 Objectifs de la recherche

L'objectif de cette recherche est double. D'une part, notre intention est de rationaliser les divers cas d'élisions vocaliques. Le but est de les classer selon les facteurs impliqués dans leur application; soit phonologiques, morphologiques ou syntaxiques. D'autre part, pour chaque type d'élision, nous tenterons de voir comment les modèles disponibles

⁵ « Taken as a whole, and in spite of its complexities, morphophonemics is a rather stable area of Aymara grammar contributing to mutual dialect intelligibility. » Briggs (1976, p. 197).

permettent de rendre compte des faits observés, et comment les divers types sont reliés entre eux, ou non. Avant de s'attaquer à ces deux objectifs, les deux prochaines sections nous fourniront les informations pertinentes à la mise en contextes descriptif et théorique du problème à l'étude.

1.2 La grammaire de l'aymara

1.2.1 La phonologie⁶

L'aymara comporte 26 phonèmes consonantiques. Ils sont surtout des consonnes occlusives, mais aussi des affriquées, des fricatives, des nasales ou des liquides. Cinq lieux d'articulation sont possibles pour les consonnes, elles peuvent être bilabiales, alvéolaires, palatales, vélares ou uvulaires. En outre, les occlusives et les affriquées ont un contraste additionnel de « glottalité » : elles peuvent être neutres, aspirées ou glottalisées. Toutefois, le voisement n'est pas contrastif pour ces consonnes. Voici la liste des consonnes de l'aymara, avec des indications articulatoires, et des exemples⁷.

Tableau 1.1 Les phonèmes consonantiques de l'aymara

Description	Représentation Orthographique	Variantes	Exemples	
			Forme	Sens
Occlusive bilabiale sourde simple	p		paya	«deux»
Occlusive bilabiale sourde aspirée	p''	p ^h , ph	p ^h isi	«chat»
Occlusive bilabiale sourde glottalisée	p'		p'iqi	«tête»
Occlusive alvéolaire sourde simple	t		tanta	«réunion»
Occlusive alvéolaire sourde aspirée	t''	t ^h , th	t ^h ant ^h a	«absent»
Occlusive alvéolaire sourde glottalisée	t'		t'ant'a	«pain»
Occlusive vélaire sourde simple	k		kanka	«cou»
Occlusive vélaire sourde aspirée	k''	k ^h , kh	k ^h usu	«épais»

⁶ Voir Martin-Barber (1970) pour une description détaillée de la phonologie de l'aymara.

⁷ Les exemples illustrent chaque phonème en position initiale. Tous les phonèmes sont toutefois attestés ailleurs dans le mot. Le /r/ et le /x/, cependant, ne se trouvent qu'à l'intérieur des mots.

Tableau 1.1 Les phonèmes consonantiques de l'aymara (suite)

Description	Représentation Orthographique	Variantes	Exemples	
			Forme	Sens
Occlusive vélaire sourde glottalisée	k'		k'ari	« mensonge »
Occlusive uvulaire sourde simple	q		qallu	« bébé animal »
Occlusive uvulaire sourde aspirée	q''	q ^h , qh	q ^h ana	« lumière »
Occlusive uvulaire sourde glottalisée	q'		q'añu	« sal »
Affriquée palatale sourde simple	ch		chacha	« homme »
Affriquée palatale sourde aspirée	ch''	ch ^h , chh	ch ^h isq ^h a	« nouveau »
Affriquée palatale sourde glottalisée	ch'		ch'arna	« force »
Fricative alvéolaire sourde simple	s		suma	« bon »
Fricative vélaire sourde simple	j		jallu	« pluie »
Fricative uvulaire sourde simple	x		jaxu	« piquant »
Nasale bilabiale voisée simple	m		muna-ña	« vouloir »
Nasale alvéolaire voisée simple	n		naya	« moi, je »
Nasale palatale voisée simple	ɲ		ɲut'u	« fleur d'avoine »
Latérale alvéolaire voisée simple	l		laka	« bouche »
Latérale palatale voisée simple	ll		llawsa	« salive »
« Flap » alvéolaire voisé	r		lari	« oncle »
Semi-consonne bilabiale voisée	w		wari	« vigogne »
Semi-consonne palatale voisée	y		yuqa	« fils »

Il y a six voyelles en aymara. Ce sont les trois voyelles cardinales /a/, /i/, /u/, qui sont soit brèves, soit longues (transcrit par v:). La longueur vocalique a souvent une cause morphologique.

La forme canonique des racine est (C)VCV ou (C)VC₁C₂V, où C₁ est une sonante et C₂, une occlusive. Les suites de consonnes ne sont pas permises dans les racines, mais les suites de consonnes générées morphologiquement sont apparemment sans contraintes⁸.

Les suites de voyelles se limitent à une séquence de deux voyelles identiques (i.e. une voyelle longue). Les hiatus générés morphologiquement sont évités en supprimant l'une des deux voyelles selon une hiérarchie favorisant /u/ aux dépens de /i/ et de /a/ (u>i>a).

L'accent tonique tombe systématiquement sur la syllabe pénultième, à moins que la voyelle finale n'ait été élidée pour des raisons morphosyntaxiques. Dans ce cas, la dernière voyelle portera l'accent.

1.2.2 La morphologie

La morphologie de l'aymara est relativement riche, particulièrement la morphologie verbale. La morphologie se manifeste essentiellement par des suffixes, qui obéissent à un ordonnancement strict. Aucun préfixe n'a été rapporté pour cette langue ni aucun morphème supra segmental de type ton, ablaut, etc.

Les catégories marquées morphologiquement sur le verbe sont, entre autres, la personne (agent et patient, 1^{ière}, 1^{ière} (incl), 2^{ième}, 3^{ième}), le temps (futur, non-future, passé proche, passé lointain), la source d'information (personnelle, non-personnelle, inférentielle). La distinction de nombre est possible, mais jamais obligatoire⁹.

En outre, le système morphologique de l'aymara comporte une morphophonologie complexe, qui se caractérise notamment par des ajustements affectant les voyelles aux

⁸ Cf. jani-w jɨkt'ktti « je ne-lui ai pas demandé »

⁹ Le genre (humain, no-humain) a aussi une pertinence morphologique, pour l'accord notamment, mais n'est pas *marqué* morphologiquement

frontières de morphèmes. La concaténation de deux morphèmes peut laisser la voyelle intacte, ou la faire tomber, ou l'allonger¹⁰.

1.2.3 La syntaxe

À l'intérieur des syntagmes l'ordre des mots est relativement fixe. Dans un syntagme nominal, un modifieur précède toujours le mot qu'il modifie. Dans un syntagme verbal, l'objet précède normalement le verbe. Au niveau de la phrase, l'ordre entre les syntagmes est flexible.

Une caractéristique majeure des syntagmes en aymara est la marque obligatoire du focus, au moins pour un des syntagmes de la phrase. Un petit groupe de suffixes permettent de marquer le contraste entre les divers participants d'une phrase, selon qu'ils sont le centre d'attention ou non¹¹, et affirmatifs ou non.

1.3 Cadre théorique

1.3.1 La morphophonologie et les modèles de la morphologie

Le terme le dit lui-même : la morphophonologie est un lieu d'interaction entre la phonologie et la morphologie. En termes naïfs, la morphophonologie est le changement de la forme phonologique conditionné morphologiquement. Comme objet d'étude, donc, il s'agit de comprendre la nature de ces manipulations phonologiques, et ce qui les déclenche. En somme, il s'agit de lier une alternance de forme à des facteurs non phonologiques, en l'occurrence, morphologiques.

Or, c'est une question dont la pertinence est beaucoup plus large que la morphophonologie. Car la question du lien entre forme et contenu lexico-sémantique est cruciale en morphologie, et la manière d'aborder le sujet est d'ailleurs le critère le plus

¹⁰ L'allongement se produit exclusivement avec les flexions verbales. Il ne sera pas question de ces affixes dans le mémoire, ni des règles morphophonologiques d'allongement.

¹¹ Du type site-cible, en science cognitive.

saillant permettant de distinguer les divers modèles en morphologie. Avant de situer le problème particulier de la morphophonologie, il convient de rappeler les grandes lignes du problème plus général de la dualité forme-contenu en morphologie.

En effet, peu importe le modèle, le contenu morphologique doit être rattaché d'une manière ou d'une autre à une forme phonologique. Là où les modèles diffèrent, cependant, c'est dans leur manière de concevoir ce pairage contenu-forme. À cet égard, deux courants s'opposent, selon qu'ils abordent la dualité contenu-forme en prenant la forme comme point de départ, ou en prenant le contenu.

Les théories dites *lexicales* ou morphémiques, prennent la forme pour point de départ d'analyse. Plus précisément elles tentent d'identifier les plus petites unités de forme ayant un sens, les morphèmes qui, une fois identifiées, constitueront les éléments minimaux l'analyse morphologique. Comme approche descriptive, cette conception « morphémique » du pairage contenu-forme remonte au moins à Bloomfield (1933). Comme concept théorique, la filiation bloomfieldienne de théories comme *item-and-arrangement* (Leiber 1980, Selkirk, 1982) et *Distributed Morphology* (Halle and Marantz, 1993) ne fait pas de doute. Pour ces théories, la forme et le contenu s'impliquent mutuellement, et si l'un est présent, l'autre l'est aussi.

Les théories dites *inférentielles* (selon la classification de Stump, 2001), séparationnistes ou lexémiques, prennent le contenu morpho-sémantique ou morpho-syntaxique pour point de départ d'analyse. Une propriété morphologique est isolée, avec ces diverses affectations possibles, et c'est à partir de cette constante qu'on observe comment elle se manifeste en tant que forme. S'inscrivent dans ce courant des théories comme *Articulated Morphology* (Steele, 1995) et *Word-and-Paradigm* (Matthews, 1972; Zwicky, 1985; Anderson, 1992). Dans ces théories, pour un contenu donné, la forme est obtenue à partir de règles morphémiques qui associent un ou plusieurs traits morphologiques à une forme phonologique, mais cette association n'a pas à être biunivoque (les règles de réalisation). Cela étant, la forme est plus indépendante, et susceptible d'avoir une organisation propre,

tout comme le contenu peut avoir sa structure propre.¹² Cette vision de la forme comme pure forme ouvre des perspectives d'analyse intéressantes pour des choses qui sont problématiques dans les modèles lexicaux.

En effet, lorsque que la forme est nécessairement liée à un contenu sémantique, les éléments de forme sans contenu identifiables sont problématiques. Pourtant, il n'est pas rare que trouver de tels éléments, qui apparaissent dans des contextes morphologiques précis, mais qui n'apportent aucune contribution de sens. (e.g. voyelle thématiques des verbes en latin, classe de radicaux...). Mais si ces éléments ne sont que pure formes, ils n'ont rien de problématiques.

De façon analogue, il arrive fréquemment que deux traits morphosyntaxiques sans relations entre eux aient exactement les mêmes formes, au delà de la simple homophonie, allant jusqu'à avoir les mêmes allomorphes etc. Les modèles lexicaux ne peuvent guère y voir plus qu'une coïncidence, difficile à expliquer, du reste. Par contre, dans les modèles lexémiques, si deux traits morphosyntaxiques ont une même réalisation, et les mêmes allomorphes, en somme la même forme, c'est parce que, justement, leurs formes sont liées l'une à l'autre. Ce sont les « règles de renvoi¹³ »

Où se situe la morphophonologie, dans chacun des courants? En gros, dans les modèles lexicaux, la morphophonologie est une propriété phonologique associée à certains *morphèmes*, alors que dans les modèles séparationniste, elle est une propriété phonologique associée à un type de *radical*. Cette façon différente de concevoir la morphophonologie est visible dans l'architecture de chacun des modèles.

Dans une approche lexicale, l'unité sens-forme est l'élément morphologique minimal. En deçà, on parlera d'éléments phonologiques, lorsqu'on aura affaire à une forme sans sens identifiable. Il ne s'agit pas de phonologie au sens strict, mais de règles opérant sur la forme phonologique et conditionnées morphologiquement, on parlera plutôt de règles de

¹² « Lexeme based theories allow for a more indirect relation between form and meaning, inasmuch as they permit a separation between building a form, and building its meaning.” Aronoff (1994 p. 44)

¹³ «Rules of referral »

réajustements, ou de co-phonologies. Il va de soi qu'il faut un modèle de la phonologie capable de traiter toute ces alternances de formes déclenchées par le contexte morphologique, aussi bien que les alternances de formes purement phonologiques. L'un de ces modèle est celui de la Phonologie Lexicale (Mohan, 1986), où les règles phonologiques peuvent être *lexicales* et interagir avec la morphologie, ou *post-lexicales* et être morphologiquement inertes. Les règles lexicales sont organisées en strates (les cycles) avec règles morphologiques avec lesquelles elles sont indexées.

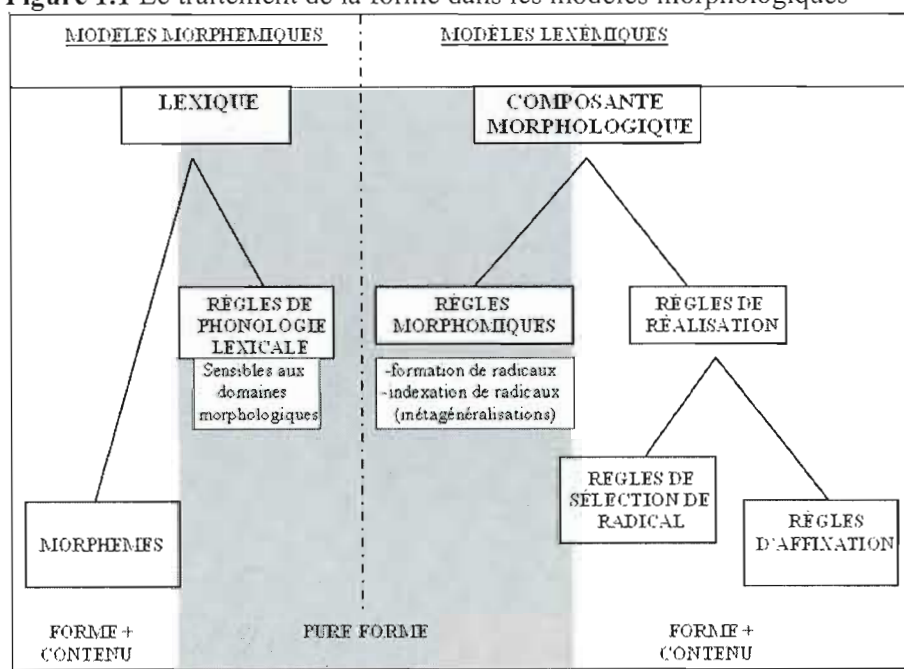
Dans un modèle separationiste, d'autre part, la forme phonologique des traits morpho-semantic et morpho-syntaxiques est introduite par de règles de réalisation (qui peuvent, mais n'ont besoin d'être biunivoques). Les opérations morphophonologiques quant à elles, sont effectuées par d'autres règles, puisqu'il s'agit d'opérations sur des éléments de pure forme. Elles constituent le second groupe de règles du module morphologique les règles qu'Aronoff (1994) appelle le Règles Morphomiques. Parmi ces règles, il y a des règles permettant d'altérer la forme des radicaux¹⁴, et d'autres règles responsables de la coindexation de telle forme de radical avec règle de réalisation (affixes). Stump (2001) appelle ces dernières les Règles de Métagénéralisation, puisque leur fonction est de représenter par une règle unique des ajustements de formes accompagnant plusieurs règles de réalisation.¹⁵

En somme, la tâche de décrire et expliquer un phénomène morphophonologique sera différente selon le modèle. Dans un cas, il faudra utiliser un appareillage phonologique et les facteurs morphologiques se traduiront en de strates règles morphologique et phonologiques. Dans un autre, l'appareillage sera purement morphologique, et il faudra trouver les généralisations qui se manifestent dans le système, du point de vu de la forme. La figure suivante schématiquement l'architecture des deux genres de modèles pour ce qui est du traitement des éléments de forme morphologiques.

¹⁴ Il est aussi possible qu'une alternance de radical puisse être à elle seule, sans ajout d'affixes, un exposant d'un trait morpho-semantic, ou morphosyntaxique. Ces règles sont les règles de sélection du radical, un cas particulier de règle de réalisation

¹⁵ Une règle de règles, en quelque sorte.

Figure 1.1 Le traitement de la forme dans les modèles morphologiques



1.3.2 Définitions termes utilisés dans le mémoire

Le vocabulaire en linguistique est souvent ambigu et l'acception qu'on donne à un terme et souvent empreinte de la représentation qu'on a du concept qu'il dénote, particulièrement en morphologie. C'est pourquoi il est approprié de définir certains termes courants dans le mémoire de façon à limiter les risques de confusion. Il y a deux catégories de termes utilisés dans le texte : ceux ayant une fonction descriptive, et ceux ayant une fonction représentationnelle.

1.3.2.1 Terminologie descriptive

Racine. La racine est le noyau lexical d'un mot. En aymara elle est toujours le premier élément d'un mot.

Suffixe. Le suffixe est un élément de forme ajoutée à une base pour en modifier le sens. Les suffixes sont des éléments liés, et ne peuvent apparaître seuls. Le terme « suffixe » est utilisé dans ce mémoire de manière théoriquement neutre, pour parler tant de l'unité sens-forme des théories lexicales, que des règles de réalisation de théories lexémiques. Le terme « marqueur » sera aussi utilisé avec le même sens. On parlera aussi de C-suffixes, et de V-suffixe lorsqu'on voudra faire une référence descriptive à la morphophonologie associée à un suffixe en particulier.

Base. La base est ce à quoi un suffixe est ajouté. On se servira du terme pour désigner la partie de mot précédant un suffixe dont on est en train de traiter. Une base comporte au moins une racine, et peut comporter aucun, un ou plusieurs suffixes.

Mot. Forme libre ayant un statut syntaxique. Un mot minimalement une racine, mais souvent consiste d'une racine et de plusieurs suffixes.

1.3.2.2 Terminologie représentationnelle

Morphème. Ce terme sera utilisé en référence directe avec la notion de morphème des théories lexicales. Il s'agit de la plus petite unité de forme ayant un sens identifiable. On en fera usage surtout pour parler des formes liées (suffixes).

Radical. On utilisera ce terme dans son acception particulière aux théories lexémiques, selon laquelle un radical est le produit d'une règle de formation de radical. Il s'agit donc d'une base à laquelle une manipulation phonologique a été appliquée¹⁶. On distinguera, dans le mémoire, deux types de radicaux : les C-radicaux qui sont des bases dont la voyelle finale a été élidée, et les V-radicaux, qui sont des bases dont la voyelle finale n'a pas été élidée.

1.4 Organisation du mémoire

Le mémoire est structuré suivant les deux objectifs mentionnés plus haut. D'abord le chapitre II sera consacré à décrire et regrouper les différents processus affectant la réalisation de voyelles en aymara. Deux catégories de cas y seront exposés, morphologiques, et syntaxiques.

Dans un deuxième temps, une analyse plus détaillée de chaque groupe de cas sera faite, en comparant les deux courants théoriques pour leur traitement des phénomènes observés. Le chapitre III s'attardera aux phénomènes morphologiques affectant les voyelles en aymara. Aux chapitres IV et V il sera question des cas d'élisions vocaliques attribuables à des facteurs syntaxiques. Les cas relevant de la morphosyntaxe seront analysés au chapitre IV, et le reste des cas syntaxiques seront traités au chapitre V.

Finalement, le chapitre VI rappellera les points saillants du mémoire, et exposera quelques questions soulevées par ce travail, et appelant des recherches futures.

¹⁶ En d'autres termes, un radical est un lexème une fois qu'il est instancié, une fois qu'il est « incarné » phonologiquement.

CHAPITRE II

DESCRIPTION DES DIVERSES ALTERNANCES AFFECTANT LES VOYELLES

Ce qui, en surface, est un problème de réalisation de voyelles se révèle être beaucoup plus complexe dès qu'on s'y attarde un peu. Dans ce chapitre, nous appliquerons à satisfaire le premier objectif de ce mémoire. Nous ferons le découpage du problème de la distribution des voyelles en fonction des facteurs qui sont impliqués. Sans pour autant en faire un credo, notre découpage correspondra à deux des modules de la grammaire telle qu'on la représente généralement. Il y a donc deux problèmes relatifs à la distribution des voyelles en aymara : un problème morphologique et un problème syntaxique, selon que le problème s'applique à l'intérieur d'un mot, ou d'une phrase. Chacun de ces deux problèmes se subdivise en plusieurs aspects, que nous exposerons dans ce chapitre. Le but ici n'est pas d'expliquer les phénomènes rapportés, mais, dans un premier temps, de les décrire convenablement et, ensuite, de les rationaliser pour rendre une analyse éventuelle plus facile.

2.1 Le problème morphologique

Le problème de la distribution des voyelles se manifeste de la manière la plus frappante à l'intérieur des mots. Pour une base donnée, tel suffixe sera accompagné d'une élision, mais pas tel autre. Et rien dans la forme phonologique des suffixes ne permet de prédire

lesquels seront accompagnés d'une élision, et lesquels ne le seront pas, de sorte qu'il est possible de trouver des paires de suffixes dont la seule différence est la présence ou l'absence d'élision. L'exemple suivant illustre une telle paire.

(1) (= Hardman (2001) p. 65)

uma	« boire »
-vta	« résultat (N)
-c̣ta	« temps simple-2/3
uma-ta	« ivrogne »
um-ta	« tu bois »

Cet exemple suggère l'existence d'impératifs morphologiques jouant un rôle dans la distribution des voyelles, d'où le découpage proposé. Voyons-en maintenant les détails. Dans les descriptions de l'aymara qui tentent de «capturer» la distribution des voyelles à l'intérieur des mots, on a fait appel à des diacritiques associant chaque suffixe de la langue à une règle d'élision, ou à son absence¹⁷.

Ainsi, l'on pose une règle d'élision entre les bases et les suffixes, et à l'aide d'un diacritique; certains suffixes sont associés à cette règle, et certains en sont dissociés.

La distribution des voyelles à l'intérieur des mots ne peut être définie par le contexte phonologique et peut être décrite à l'aide d'un système de diacritiques, soit. Mais pourquoi parler de présence ou d'absence de règle d'élision, et pas de présence ou d'absence de règle d'épenthèse?

Tout simplement parce que la voyelle impliquée n'est pas toujours de même timbre, et que ce timbre n'est pas prévisible en fonction du contexte. Car pour les cas où une voyelle est absente, les deux approches sont équivalente. Mais lorsqu'une voyelle est

¹⁷ Briggs (1979) ne rapporte qu'un exemple de description de l'aymara à part celles de Hardman où l'on fait appel à de tels diacritiques. Il s'agit de *Lecciones de aymara* par J. Herrero, D. Cotari et J. Mejia (1971, 1972), qui distinguent les suffixes « forts » (sans sandhi) des suffixes « faibles » (avec sandhi). Cette description est elle-même inspirée de *Manual aymara para aymaristas*, par E.M. Ross (date non disponible, post 1953), mais beaucoup moins précis, selon Briggs (1979, p. 93)

« the grammatical importance of vowel length and vowel dropping is grasped and the reader is urged to write words as they are pronounced, although this injunction is not always followed by examples in the text »

présente, si elle est le résultat d'une insertion, il faut s'assurer que ce soit la bonne voyelle, et ce n'est clairement pas une chose possible à partir du seul contexte phonologique, comme le démontre l'exemple suivant, où, dans un même environnement phonologique (k_m), on trouve dans un cas [a], dans un autre [u], et dans un troisième [i].

(2)

ark-ta	« tu le suis »	arka-m	« suis-le »
ark-ta	« tu l'empiles »	arku-m	« empile-le »
ik-ta	« tu dors »	iki-m	« dors »

Il est beaucoup plus facile de considérer qu'une règle fait tomber des voyelles existantes, que de considérer qu'elle en insère là où il n'y en avait pas.

Ce contraste entre suffixes accompagnés ou non d'élision se manifeste avec tous les types de suffixes. Tant dans la morphologie des noms que des verbes, tant dans la flexion que dans la dérivation.

2.1.1 Flexion verbale

Voici un échantillon des suffixes flexionnels de l'aymara. Il s'agit du paradigme du temps « distant rapproché », dont la morphophonologie varie selon le suffixe, et du temps « simple », dont la morphophonologie est constante.

Tableau 2.1
paradigme flexionnel
« distant rapproché »

Personne	Suffixe
1/2	_v ya:sma
2/1	_c ista:sta
3/3	_v :na
1/3	_v ya:taʔ
4/3	_v ya:tan
3/1	_c itana
3/4	_c istana
2/3	_v ya:ta
3/2	_v ya:tam

Tableau 2.2
paradigme flexionnel
« simple »

Personne	Suffixe
1/2	_c sma
2/1	_c ista
3/3	_c i
1/3	_c ta
4/3	_c tan
3/1	_c itu
3/4	_c istū
2/3	_c ta
3/2	_c tam

Les paradigmes flexionnels tels que disponibles dans la littérature ne sont guère plus qu'une liste de formes juxtaposée à une liste de traits de personne et de temps. Or, il apparaît clair que plusieurs des formes listées sont elles-mêmes composées de plusieurs éléments. Par exemple, dans le paradigme cité plus haut du temps « distant rapproché » on reconnaît la majorité des suffixes d'un autre paradigme; le temps « simple », auxquels on a ajouté un élément, et dont le comportement morphophonologique associé est différent. Ces deux paradigmes ne sont mentionnés ici qu'à titre d'exemples¹⁸ pour illustrer le fait que les caractéristiques morphophonologiques de ces suffixes ne pourraient être abordées sans une analyse sérieuse des paradigmes flexionnels. Une telle étude serait bienvenue, mais beaucoup trop vaste pour être entreprise ici. Non n'inclurons donc pas de morphologie flexionnelle verbale dans notre discussion de la morphophonologie de l'aymara.

2.1.2 Dérivation verbale

La morphologie dérivationnelle verbale est relativement riche en Aymara. Hardman (1988, 2001) distingue deux types de suffixes dérivationnels verbaux, deux « classes ». Cette classification est fondée sur les propriétés morpho-sémantiques rattachées à ces suffixes, ainsi qu'à leur ordonnancement.

2.1.2.1 Suffixes dérivationnels verbaux de classe I

Voici la liste des suffixes dérivationnels verbaux de classe I, adaptée de Hardman (2001), avec une glose approximative.

¹⁸ Il y a d'autres phénomènes qui se manifestent dans d'autres paradigmes, par exemple le paradigme du « désidératif » et du « reprocheur » sont très proches par la forme, mais diffèrent par une espèce de « patron » de leurs voyelles : -itasma (désid.2/1) vs -itasama:na (reproch. 2/1)

Tableau 2.3 Suffixes dérivationnels verbaux de classe I

Forme	Sens fonction	Ordonnement	Pent verbaliser
.cha	Causative	1	✓
ɛja	Partitif	2	✓
ɛkata	À travers	3	✓
ɛnuqa	Placeur	3	✓
ɛthapi	Regroupeur	3	✓
.nta	Inceptif (dans)	3	✓
.nuku	Indirectif	3	✓
.ra	Sérialité	3	✓
.kpa	Autour d'un coin	3	✓
.tata	Éparpille	3	✓
ɛpaya	Multiplicité (d'action)	3	
ɛqa	"down"	3	
ɛnaqa	Sans but diffus	3	
ɛsu	Complétif	3	
ɛta	Inceptif	3	
ɛxaru	Préparatif	3	
ɛxa:si	Statique	3	
ɛxata	Sur/en addition	3	
ɛxaya	Intensif	3	
ɛ'ta	Momentané	4	✓
ɛch'uki	Intensif/reciproque	4	

Ce groupe de suffixes se distingue des autres groupes par de propriétés sémantiques et lexicales, de même que par des propriétés formelles.

2.1.2.1.1 Propriétés sémantiques et lexicales des suffixes de la classe I

En premier lieu, il convient de décrire les propriétés relatives au contenu des suffixes de ce groupe. D'abord leur contenu sémantique est de nature aspectuelle. Mais, comme on s'y attend pour des suffixes dérivationnels, le sens des expressions qu'ils permettent de créer n'est pas toujours transparent, au sens compositionnel du terme. Les exemples en (1) et (2) en constituent une belle illustration.

(3) (=Hardman 2001, p. 78)

sar-t^hapi-ña
sara + t^hapi + ña
aller-regroupé-infinitif
“Se lever”

(4) (= Hardman 2001, p.85)

ap-t’a-ña
apa + t’a + ña
transporter-momentané-infinitif
“Donner la responsabilité à qqn d’autre.”

Ensuite, un autre aspect du contenu de ces suffixes a trait à la catégorisation. En effet, un peu plus de la moitié de ces suffixes ont un caractère dénominal, comme l’illustre la dernière colonne du tableau 2.3. Les suffixes qui possèdent cette caractéristique peuvent donc s’attacher tant à des bases nominales que verbales, alors que les autres suffixes sont limités à s’attacher à des bases verbales. Dans les deux cas, le résultat de la suffixation est verbal, c’est-à-dire capable d’être fléchi (pour le temps, la personne, etc).

(5) (= Hardman 2001, p. 76)

junt’u : « chaud »
junt’-ja-ña
chaud(N)-part-infinitif
“Avoir chaud(V)”

(6) (= Hardman 2001, p. 78)

uta : « maison »
ut-t^hapi-ña
maison(N)-groupe-infinitif
“S’asseoir ensemble, s’unir(V)”

(7) (= Hardman 2001, p. 79)

yapu : « champs »
yap-xata-ña
champ(N)-addition-infinitif
“Augmenter ses possessions terriennes(V)”

2.1.2.1.2 Propriétés formelles des suffixes de la classe I

Premièrement, il y a les propriétés d'ordonnancement. Comme le nom de ce groupe l'indique, les suffixes de classe I sont les premiers qu'on trouve après la racine, avant quelque autre marqueur, lorsqu'il y en a plusieurs. Mentionnons en outre qu'il existe aussi un ordonnancement à l'intérieur même de la classe I, comme l'indique le tableau 2.3¹⁹. En effet, tous les suffixes de la classe I ne sont pas mutuellement exclusifs, mais s'ils co-apparaissent, ils le font dans un ordre précis. Dans bien des cas, cependant, il est impossible pour deux suffixes de classe I de coexister dans un même mot, ce qui fait qu'on ne trouve rarement plus de deux ou trois suffixes de cette classe côte à côte. L'exemple (3) illustre un tel cas, où deux suffixes de classe I se retrouvent sur une même forme. Notez, au passage, la suite d'occlusives sourdes que cela génère.

(8) (= Hardman 2001, p.95)

ap-t-t'a-ña

apa + ta + t'a + ña

Transporter-inceptif(I)-momentané(I)-infinitif

“Ramasser pour un instant”

Comme nous venons de le dire, les suffixes de la classe I sont assez limités quant à la faculté de se combiner entre eux sur une même forme. La même irrégularité existe au niveau des possibilités de combinaison de ces suffixes avec les racines. Même des racines très fréquentes, et assez semblables sémantiquement comme /apa-/ « transporter » /ira-/ « transporter de petits objets (e.g. monnaie) » n'accroissent qu'un sous-ensemble des suffixes de la classe I, mais différent dans les deux cas. Le tableau suivant illustre cette variation de combinabilité pour les trois racines /apa-/ , /ira/ et /sara/ « aller ».

¹⁹ La sous-classe d'ordonnancement 3 indique que n'importe quel suffixe de cette classe peut co-apparaître après -_vcha (1) ou -_cja (2) de même que devant -_ct'a (4) et -_cch'uki (5). Mais parmi les suffixes attribués à la sous-classe 3, certains peuvent aussi co-apparaître, mais les interactions sont plus complexes, et superflues ici.

Tableau 2.4 Possibilités combinatoires des racines apa, ira et sara avec les suffixes dérivationnels verbaux de classe I

	-ja	-kafa	-nuqa	-tʰapi	-t'a	-ch'uku	-naqa	-su	-ta	-xaru	-xasi	-xafa	-xaya
apa-	✓	✓	✓	✓	✓	---	✓	✓	✓	✓	✓	✓	---
ira-	---	✓	✓	✓	✓	✓	✓	✓	✓	---	---	---	---
sara-	---	---	---	✓	✓	---	---	---	✓	✓	---	✓	---

Deuxièmement, il y a le comportement morphophonologique rattaché aux suffixes de cette classe. À première vue il ne semble pas y avoir de comportement uniforme quand à cette propriété à l'intérieur de la classe. L'élision se manifeste dans environs un tiers des cas de suffixation impliquant les suffixes de classe I. Il semble que le trait morphophonologique entraînant l'élision soit réparti uniformément entre les suffixes dénominaux et ceux ne l'étant pas.

Tableau 2.5 Répartition des propriétés morphophonologiques et catégorielles

Catégorisation	Elision	Nombre de suffixe
+V	non	6
+V	oui	5
-V	non	2
-V	oui	8

2.1.2.2 Suffixes dérivationnels verbaux de classe II

Le deuxième groupe de suffixes dérivationnels a également été proposé sur la base des propriétés de contenu sémantique plutôt que de propriétés formelles.

Tableau 2.6 Suffixes dérivationnels verbaux de classe II

Forme	Sens/Fonction	Ordonnement	Peut Verbaliser
\sqrt{ya}	Causatif	1	✓
\sqrt{si}	Réflexif-Réciproque	2	
\sqrt{ni}	Rapprocheur	3	
\sqrt{waya}	Distanceur	4	
\sqrt{rapi}	Bénéfactif	5	
\sqrt{raqa}	Maléfactif	5	
\sqrt{si}	Continuatif	6	
\sqrt{p}	Pluriel (des arguments)	7	
\sqrt{ka}	Incomplétif	8	
\sqrt{xa}	Complétif/Régressif	9	

2.1.2.2.1 Propriétés sémantiques et lexicales des suffixes de classe II

D'un point de vue sémantique, ce sont des suffixes qui ont un impact sur la structure d'arguments des verbes²⁰. Ils peuvent augmenter (/ya/, /rapi/, /raqa/) ou diminuer (/si/) la valence, ou changer le rapport (spatial) des arguments entre eux (/ni/, /waya/). L'exemple (19) illustre l'augmentation de valence entraînée par le suffixe /-rapi/.

(9) (= Hardman 2001, p. 88)

(...) t'ant' chur-ta
pain donner-infl(1/3)
« Je lui ai donné du pain »

(...) t'ant' chura-rap-ta
pain donner-bénéf.-infl(1/3)
« Je lui ai donné du pain de la part de quelqu'un »

²⁰ Si l'impact sur la structure d'arguments est le critère majeur distinguant ce groupe de suffixes des autres suffixes dérivationnels verbaux (classe I) il ne suffit pas à prouver l'unité de la classe II. Les suffixes de classe I n'ont pas d'impact sur la structure d'arguments, mais ce ne sont pas tous les suffixes dérivationnels verbaux n'appartenant pas à la classe I qui ont un impact sur la structure d'arguments. –ka et –xa notamment, sont plutôt de nature aspectuelle, et interagissent de manière plutôt complexe avec les autres suffixes de la Classe II, notamment avec –p, qu'ils peuvent précéder ou suivre, de même qu'avec la négation et l'interrogation. Sur la base du contenu morphosyntaxique, il semble que la Classe II gagnerait en uniformité si elle ne comportait pas ces deux suffixes. Il se trouve également que ce sont les deux seuls suffixes du groupe à entraîner une élision, ce qui ajoute à la pertinence à la distinction. Nous laisserons la question en suspens cependant, et ne nous concentrerons que sur les suffixes plus prototypiques de cette classe.

Le second aspect du contenu des suffixes de cette classe qui les distingue des autres est la catégorisation. Aucun suffixe de ce groupe n'est dénominal²¹, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent s'attacher qu'à des bases verbales (lexicales ou dérivées), puisque le résultat de cette dérivation est systématiquement un verbe, prêt à recevoir sa flexion.

2.1.2.2.2 Propriété formelles des suffixes de classe II

La première propriété formelle des suffixes de cette classe est l'ordonnancement. Comme le nom l'indique, les suffixes de classe II suivent ceux de classe I. En outre, il existe un ordonnancement à l'intérieur même de la classe qui régit le rapport linéaire de ces suffixes lorsque plusieurs co-apparaissent. C'est d'ailleurs une autre propriété distinctive des suffixes de cette classe : ils ne sont restreints ni dans leur possibilité de se combiner entre eux²², ni dans leur possibilité de s'attacher productivement à n'importe quelle base verbale.

La seconde propriété formelle de cette classe est son comportement morphophonologique. À cet égard, la classe II est beaucoup plus uniforme que la classe I,²³ et la majorité des suffixes n'entraînent pas l'élision de la voyelle finale de la base.

2.1.3 Flexion et dérivation nominales

Les cas des élisions conditionnées morphologiquement ne se limitent pas à la morphologie verbale. Le même phénomène se manifeste aussi dans la morphologie des noms. Le découpage entre morphologie dérivationnelle et flexionnelle n'est pas aussi clair que dans le cas des verbes. Au mieux, on peut identifier des groupes de suffixes

²¹ Le suffixe *-ya* semble être à cheval sur les deux classes de suffixes dérivationnels verbaux. Il a clairement un contenu qui le rapproche des suffixes de classe II, mais ses propriétés de catégorisation le rapproche (certains) des suffixes de classe I. Ce statut ambivalent est corroboré par ses propriétés d'ordonnancement, qui le placent aussi proche des suffixes de classe I que de classe II.

²² Seuls le bénéfactif *-rapi* et le maléfactif *-raqa* ne peuvent co-apparaître, pour des raisons sémantiques évidentes.

²³ Même en incluant les deux suffixes divergents (*-ka* et *-xa*), 80% des suffixes de cette classe ont le même comportement morphophonologique (n'entraînant pas d'élision), contre seulement 68% pour la classe I (entraînant une élision).

dérivationnels *prototypiques*, et flexionnels *prototypiques*. En voici un échantillon²⁴, avec leurs diacritiques morphophonologiques, regroupés par fonction. (La zone la plus pâle de la figure correspond aux suffixes flexionnels)

Figure 2.1 Suffixes nominaux

Possessifs		Relationnels	
Forme	Fonction	Forme	Fonction
- _v xa	1 ^{ère} personne	- _v tu	« vers »
- _v na	2 ^{ème} personne	- _v ta	« de »
- _v pa	3 ^{ème} personne	- _v taki	« pour » (Bénéfactif)
- _v sa	1 ^{ère} personne (incl)	- _v mpi	« avec » (Comitatif)
		- _v na	« chez/à » (Locatif/Possessif)

Locatifs		Autres Suffixes	
Forme	Fonction	Forme	Fonction
- _v sa	« côté »	- _v naka	« pluriel »
- _c kata	« en face »	- _v mpi	« conjoncteur »
- _v vja	« place »	- _c pacha	« inclus. , entier »
- _c jita	« endroit précis »	- _c kama	« distributif »
- _c xa	« sur, au dessus »	- _c jama	« comparatif »
- _v xa	« à côté »		
- _v ni	« humain »		

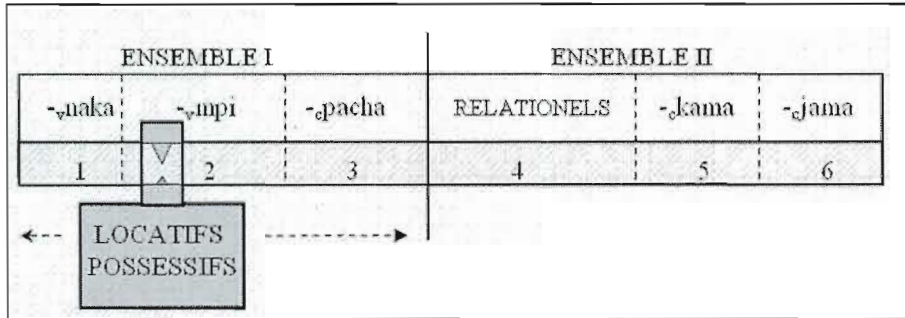
En ce qui concerne l'ordonnancement des suffixes nominaux, il est relativement complexe, si on le compare à celui des verbes. Hardman (2001) en distingue deux groupes, qu'elle appelle Ensemble I et Ensemble II. L'ensemble I regroupe les possessifs, et les locatifs dont l'ordonnancement ne semble pas très rigide, ainsi que les suffixes -_vnaka, -_vmpi, et -_cpacha. Ces derniers, s'ils co-apparaissent, le font dans cet ordre, mais n'ont pas d'ordonnancement fixe, par rapport aux autres suffixes de l'ensemble I²⁵. Les suffixes de l'ensemble II sont les suffixes relationnels, de même que -_ckama et -_cjama.

²⁴ Les suffixes omis ici sont ceux que Hardman (2001, p.133) nomme « limited class », moins fréquents, et moins productifs que les autres apparemment.

²⁵ « The suffixes -_vmpi, -_cpacha and -_cjama occur on nominal stems according to semantic immediate constituency. They cannot be uniquely assigned either to set I or to set II of the nominal suffixes » - Hardman (2001, p. 143)

La figure suivante est une tentative de représenter schématiquement les propriétés d'ordonnement des suffixes nominaux.

Figure 2.2 Ordonnement des suffixes nominaux



On aura remarqué que le comportement morphophonologique des divers suffixes n'est pas constant, sauf pour les relationnels. Donc, à cet égard, les noms sont semblables aux verbes. Pour cette raison, et parce nous disposons de plus de détails et d'une image plus claire de la morphologie verbale, la morphophonologie des noms ne sera pas analysée dans ce mémoire, excepté pour les suffixes relationnels, qui sont pertinents à la discussion des alternances morphosyntaxiques. Nous espérons toutefois qu'une discussion approfondie de la morphophonologie des suffixes verbaux permettra de jeter assez de lumière sur le phénomène sans qu'une étude de l'équivalent nominal soit nécessaire.

2.2 Le problème syntaxique

Dans cette section, il sera questions des élisions vocaliques qui ont lieu au niveau du mot, et de la phrase. Les phénomènes d'élisions au niveau syntaxiques peuvent être divisés en deux sous-phénomènes : un morphosyntaxique (2.2), où c'est la fonction d'un mot est le facteur essentiel, et un syntagmatique (2.3), où c'est la position d'un mot dans la phrase qui est centrale. Mais avant d'aborder ces deux sous-cas, il sera question d'un groupe d'éléments syntaxiques connexes, qui sont périphériques quant au problème qui nous intéresse, mais qui sont incontournables par leur omniprésence.

2.2.1 Les marqueurs de focus

Il existe en aymara un groupe de marqueurs qui sont utilisés pour mettre en relief les divers participants d'une phrase les uns par rapport aux autres. Ils sont au nombre de 12, mais il y en a quatre principaux qui constituent la majorité des occurrences en langage ordinaire. Le choix du marqueur s'effectue selon le type de phrase (affirmative, négative, interrogative) et selon que le participant auquel est attaché ce marqueur est focalisé ou non. Voici un tableau qui illustre le contexte approprié pour chacun des quatre marqueurs principaux²⁶

Tableau 2.7 Marqueurs de focus

	+focus	-focus
Affirmation	-wa/Ø	-xa
Négation	-ti	-xa
Question polaire	-ti	-xa
Question wh	-sa	-xa

Un seul participant peut être marqué +focus dans une phrase donnée, mais rien ne restreint le nombre de participants non focalisé. La situation habituelle est d'avoir un participant marqué avec +focus en contraste avec un ou plusieurs autre(s) participant(s) marqué(s) –focus. Voici quelques exemples illustrant comment chacun des trois marqueurs +focus peut être utilisé pour mettre en relief le participant par rapport à un autre (marqué avec –xa, -focus)²⁷.

(10) (= Hardman 2001, p. 172)

/-wa/ et /-xa/

mariya-x wawa-ru-w t'ant' chur-i
 Marie-xa bébé-à-wa pain donner-simple 3/3
 «Marie a donné du pain *au* bébé.»
 «C'est au bébé que Marie a donné du pain.»

²⁶ Dorénavant, pour ne pas alourdir les gloses, ces suffixes ne seront pas glosés mais simplement reportés tels quels (cf mariya-x : « marie-xa »)

²⁷ Le fait que, dans nos exemples, le participant marqué +focus soit systématiquement l'agent/sujet ne constitue pas une propriété de ces marqueurs. Cette variable a été contrôlée pour faciliter la comparaison des exemples, et permettre d'isoler la fonction de spécifique de chaque marqueur.

(11) (= Hardman 2001, p. 242)

/-ti/ et /-xa/

Mariya-x wawa-ru-t t'ant' chur-i
 Marie-xa bébé-à-ti pain donner-simple 3/3
 «Marie a-t-elle donné du pain *au bébé?*»
 «Est-ce au bébé que Marie a donné du pain?»

(12) (= Hardman 2001, p. 242)

/-sa/ et /-xa/

K^hiti-ru-s mariya-x t'ant' chur-i
 Qui-à-sa Marie-xa pain donner-simple 3/3
 «*À qui* Marie a-t-elle donné du pain?»

Une autre caractéristique de ces marqueurs suggère qu'il ne s'agit pas de marqueurs de cas et que ce qu'ils encodent est une catégorie distincte du cas. En effet, ils sont indépendants des relations grammaticales que les participants ont entre eux. Les exemples suivant nous montre comment un marqueur comme –wa peut être attaché à différents participants indépendamment de leurs rôles dans la phrase.

(13) (= Hardman p. 172)

-wa sur le participant agent-sujet

mariya-w wawa-r t'ant' chur-i
 Marie-wa bébé-à pain donner-simple 3/3
 «Marie a donné du pain au bébé.»
 «C'est Marie qui a donné du pain au bébé.»

(14) (=Hardman p. 172)

-wa sur le participant bénéficiaire-objet indirect

mariya-x wawa-ru-w t'ant' chur-i
 Marie-xa bébé-à-wa pain donner-simple 3/3
 «Marie a donné du pain *au bébé.*»
 «C'est au bébé que Marie a donné du pain»

Dans le même ordre d'idées, non seulement ces marqueurs ne sont pas restreints à des participants ayant une fonction grammaticale particulière, mais ils sont pas non plus restreints à des membres de phrases ayant une catégorie lexicale particulière. La paire de phrases suivante démontre bien que les marqueurs –xa et –wa peuvent apparaître avec des (pro)noms, comme les exemples précédents le laissaient voir, mais aussi avec des verbes.

(15) (= Hardman 2001, p. 186)

naya-x sara-:-wa
 moi-xa aller-fut 1/3-wa
 «Je partirai. »
 «C'est moi qui partirai. »

(16) (=Hardman 2001, p. 186)

naya-w sara-:-xa
 moi-wa aller-fut.1/3-xa
 «Je partirai.»

Une dernière caractéristique de ces marqueurs dont il faut parler a trait aux trous dans leur distribution. Les données disponibles ne fournissent pas de détails quant au degré d'optionalité de chacun des marqueurs, mais on observe que les verbes n'en comportent souvent pas. On rapporte aussi une interaction avec le temps-mode de la phrase. Une étude plus approfondie de ces aspects est absolument nécessaire pour obtenir une compréhension juste de la nature de ces marqueurs. Toutefois, il y a une chose qui est claire dans les sources consultées : si certains marqueurs sont optionnels dans certains contextes, il y a des contextes où ils sont totalement exclus. En effet, avec un participant objet direct, de même qu'avec certains obliques (marqués avec le suffixe –ta « de, par » et avec –na « dans ») le marqueur –wa n'est pas possible²⁸. La seule circonstance où ces

²⁸ Un exemple de Hardman (2001, p. 156) semble contredire sa propre affirmation que le marqueur –wa est incompatible avec les participants en –na.

Marka-n-w utj-ta
 ville-dans-wa exister-simple 1/3
 « J'habite en ville »

participants peuvent être suivis du marqueur –wa est s'ils sont le seul mot d'une phrase elliptique (une réponse, par exemple).

(17) (= Hardman 2001, p.173)

t'ant' _(*wa) chur-i
pain donner-simple 3/3
« elle lui a donné du pain »

(18) (= Hardman 2001, p.173)

awtu-t _(*wa) irp-i
auto-par apporter-simple 3/3
«elle l'a apporté en voiture»

(19) (= Hardman 2001, p. 173)

tinta-n _(*wa) utj-i
magasin-dans exister-3/3
“Il y en a dans le magasin”

Quand à la voyelle finale de la base à laquelle s'attachent ces marqueurs, sa réalisation est indépendante de la présence de l'un ou l'autre de ces marqueurs. Un même marqueur peut être précédé d'une base ayant conservé ou non sa voyelle finale²⁹. Voici un exemple qui illustre bien cette propriété pour le marqueur interrogatif (wh) –sa, tantôt précédé d'une consonne, tantôt d'une voyelle.

(20) (= Hardman 2001, p.159)

k^hit-s suti-y-i
qui-wh nom-cause-simple 3/3
« Qui baptise-t-il? »

(21) (= Hardman 2001, p.159)

k^hiti-s suti-y-i
qui-wh nom-cause-simple 3/3
« Qui le baptise? »

²⁹ Pour des raisons morphosyntaxiques que nous décrirons plus bas.

Maintenant que nous avons résumé les principales caractéristiques de ces marqueurs qui se manifesteront un peu partout au fil des exemples de ce mémoire, sans toucher directement au propos central, nous pourrions aborder plus confortablement les phénomènes affectant les dernières voyelles des radicaux.

2.2.2 Alternances morphosyntaxiques

Les participants nominaux de la phrase se distinguent par leur forme en aymara. Le contraste s'établit notamment à l'aide de la voyelle finale des mots³⁰, selon qu'elle est réalisée ou non. Les sujets des verbes conservent toujours leurs voyelles finales, comme l'illustrent les exemples suivants :

(22) (= Hardman 2001, p. 172)

mariya-x wawa-ru-w t'ant' chur-i
 Marie-xa bébé-à-wa pain donner-simple 3/3
 «Marie a donné du pain au bébé.»

(23) (= Hardman 2001, p. 57)

naya-x t'ant' chur-sma
 moi-xa pain donner-simple 1/2
 «Je te donne du pain »

(24) (= Hardman 2001, p. 56)

k^hiti-s irp-tam
 qui-sa prendre qqn-simple 3/2
 «Qui t'a pris?»

³⁰ La voyelle que nous qualifions de « voyelle finale du mot » n'est pas toujours en finale absolue de mot, puisqu'à ce radical peut être ajouté l'un des marqueurs de focus dont nous venons de parler. Mais puisque ces marqueurs peuvent être absents, et qu'ils n'ont pas de rôle dans la distribution de ces voyelles, il est plus pratique d'en faire abstraction dans la description du problème. Par conséquent, lorsque nous parlons de voyelle finale du mot, nous parlons de la dernière voyelle précédant le marqueur de focus, qu'il soit présent ou pas, à moins d'indications contraires.

(25) (= Hardman 2001, p. 56)

jupa-w irp-itu
 lui/elle-wa prendre qqn-simple 3/1
 « Il/Elle m'a pris. »

Les participants objets, par contre, perdent systématiquement leur voyelle finale.

(26) (= Hardman 2001, p. 57)

t'ant' _ chur-sma
 pain donner-simple 1/2
 « Je te donne du pain »

(27) (= Harman 2001, p.158)

kun_s mun-ta
 quoi-sa vouloir-simple 2/3
 « Que veux-tu? »

(28) (= Hardman 2001, p. 158)

ak_ mun-ta
 cela vouloir-simple 1/3
 « Je veux cela »

Les autres types de participants de la phrase, de type oblique ou relationnel, sont marqués par des suffixes ajoutés aux radicaux. En voici la liste, avec quelques exemples illustrant leur fonction. On remarquera que la voyelle de la base est préservée devant ces suffixes.

Tableau 2.8 Marqueurs relationnels

Forme	Fonction
-v <u>u</u>	« vers »
-v <u>ta</u>	« de »
-v <u>taki</u>	« pour » (Bénéfactif)
-v <u>mpɪ</u>	« avec » (Comitatif)
-v <u>na</u>	« chez /à » (Locatif/Possessif)

(29) (= Hardman 2001, p. 58)

-vru

jupa-ru-w t'ant' chur-ta
 lui-vers-wa pain donner-simple 1/3
 « Je lui ai donné du pain »

(30) (= Hardman 2001, p. 151)

-vta

jum-xa-t mariya-r parl-i
 toi-sur-de marie-vers parler-simple 3/3
 « Il parle de toi à Marie »

(31) (=Hardman 2001 p. 153)

-vtaki

juma-taki-w kis ala-rapi-:ma
 toi-bénéf.-wa fromage acheter-bénéf.-futur-1/2
 « J'achèterai du fromage pour toi »

(32) (Hardman 2001, p. 154)

-vmpi

juma-mpi-w sara-ñani
 toi-avec-wa aller-futur 4/3
 « J'irai avec toi »

En somme, la fonction morphosyntaxique d'un participant nominal détermine si sa voyelle finale est réalisée ou élidée : elle est élidée pour les objets, et préservée dans les autres circonstances.

2.2.3 Les alternances syntagmatiques

Deux types d'alternances se manifestent au niveau du syntagme, en fonction de la structure impliquée et de la position. Le premier cas a ceci de particulier que la longueur des items joue un rôle central.

2.2.3.1 La règle des trois voyelles

Il existe trois types de constructions en aymara où une voyelle finale peut être élidée ou non, selon le nombre de voyelles présentes dans le radical. Dans ces constructions, la voyelle est élidée pour les radicaux de plus de deux syllabes, et préservée autrement.

2.2.3.1.1 Structures modifieur-modifié

Le premier type de configurations où se manifeste cette alternance est celui des constructions modifieurs-modifiés, particulièrement lorsqu'un adjectif modifie un nom. Dans ces constructions, le modifieur précède invariablement l'item qu'il modifie, et perd systématiquement sa voyelle s'il a plus de deux syllabes.

(33) (= Hardman 2001, p. 193)

Qualificatifs :

janq'u « blanc »
 ch'iyara « noir »
 jisk'a « petit »
 imilla « fille »

Noms :

ch'uqi « patate »
 wawa « bébé »

janq'u ch'uqi-wa
 blanc patate-wa
 « C'est une patate blanche »

ch'iyar_ ch'uqi-wa
 noir patate-wa
 « C'est une patate noire »

jisk'a wawa-wa
 petit bébé-wa
 « C'est un petit bébé »

imill_ wawa-wa
 fille bébé-wa
 « C'est un bébé fille »

2.2.3.1.2 Avec certains suffixes

Le second groupe de cas où ce genre d'alternance peut être observé concerne un petit groupe de suffixes dont la voyelle finale de la base peut être élidée ou non selon le nombre de syllabes que comporte cette base. Si elle comporte trois syllabes ou plus, la voyelle finale est élidée, sinon, elle est préservée. Le nombre exact de ces suffixes varie d'un dialecte à l'autre, mais il en existe au moins quatre de ce genre qui sont communs à tous les dialectes³¹. Ils sont tous bi-syllabiques, et pour au moins deux

³¹ La majorité des autres cas répertoriés dans l'un ou l'autre des dialectes sont des suffixes dérivationnels. Toutefois Brigg (1976) que pour le dialecte de Huancané, tous les suffixes de possessions se comportent aussi ainsi. Par exemple, avec les noms « kuñtu » (histoire) et « awicha » (grand-mère) on aura « kuntu-ja » (mon histoire), mais « awich_-ja » (ma grand-mère).

d'entre eux, il existe une racine homophone, et de sens connexe³². En voici la liste avec quelques exemples.

(34)

- tuqi « aux alentours de (loc.) »³³
- layku « à cause de, pour, en échange de »³⁴
- pura « parmi, entre, réciproquement »
- kama « distributif, à, entre (personnes) »

(35) (= Hardman 2001, p. 133-134)

tuqi-

qullu-tuqi-r (...)
montagne-autour-vers
« Vers les environs de la montagne »

Orientebolivian_-tuqi-n-xà
OrienteBoliviano-autour-dans-xa
« Aux alentours de l'Oriente Boliviano (région de Bolivie) »

(36) (= Hardman 2001, p. 136)

layku-

manu-layku-w (...)
dette-àcause-wa
« À cause d'une dette »

jartin_-layku-w (...)
jardin-àcause-wa
« En échange du jardin »

³² Ce qui suggère que ces formes sont peut-être des mots composés, et que, synchroniquement, il s'agit peut-être du premier stade dans l'évolution des suffixes...

³³ La racine tuki- signifie « les environs »

³⁴ La racine layku- signifie « la cause »

(37)

pura-

(= Brigg 1976, p. 257)

warmj-pura
femme-entre
« Parmi les femmes »

(= Hardman 2001, p. 136)

pani « deux »
-vni « humain »

pani-n_pura
deux-humain-entre
« Entre deux personnes »

(38) (= Hardman 2001, p. 159-160)

kama-

pusi « quatre »
tunka « dix »
-vni « humain »

tunka-kama-wa
dix-distributif-wa
« Dix chacun »

pusi-n_-kama
quatre-humain
« À chacune des quatre personnes »

2.2.3.1.3 Réduplication

Le troisième groupe de cas où l'élision d'une voyelle finale est fonction de la longueur se rencontre dans l'un des trois types de reduplication que compte l'aymara. Sans entrer dans les détails de la formation et de la fonction des divers genres de reduplication, mentionnons que l'une d'entre elle consiste à copier entièrement une forme avec ses

suffixes, le cas échéant. Cette forme copiée conserve sa voyelle finale si elle a moins de trois syllabe, et la perd autrement.

(39) (= Harman 2001, p. 201)

jach'a « grand, bien connu »
-_cjama « comme, semblable à »

jach'a-jach'-jama-x (...)
RED-connu-comme-xa
« Ceux qui sont pas mal bien connus³⁵ »

(40) (= Hardman 2001, p. 200)

maya³⁶ « un »
-_vni « humain »
-_vta « de, depuis (directionnel) »

may-ni-t_-may-ni-ta
RED-un-humain-de
« Un par un (humain) »

De ces trois manifestations de la « règle des trois voyelles », seule la modification fera l'objet d'une analyse approfondie, les deux autres pouvant être considérées comme des cas mineurs.

2.2.3.2 Alternance au niveau de la phrase

Un dernier type d'alternance se manifeste au niveau de la phrase. Seul le dernier participant d'une phrase conserve sa voyelle finale. Ailleurs dans la phrase, la voyelle finale de participants (habituellement celle du marqueur de focus, mais pas nécessairement) est éliée.

³⁵ Notre traduction de « the well-known ones (lit. big, sort of) (...) » de Hardman (2001)

³⁶ « With humanitative « -_vni », « maya » loses its final vowel (...). » -Hardman (2001, p. 124)

(41) (= Hardman 2001, p. 174)

mariya-x_ wawa-r_ t'ant'_ chur-i-ti	jisa, chur-i-wa
marie-xa bébé-à pain donner-simple 3/3-ti	oui donner-simple 3/3-wa
« Est-ce que Marie a donné du pain au bébé? »	« Oui elle lui en a donné »

(42) (= Hardman 2001, p. 174)

mariya-w_ wawa-r_ t'ant'_ chur-i
 marie-wa bébé-à pain donner-3/3
 « C'est Marie qui a donné du pain au bébé. »

Les trois prochains chapitres traiteront des trois grands types d'élisions décrites dans ce chapitre. Le chapitre III sera consacré aux élisions morphologiques, le chapitre IV s'attardera aux élisions de type morphosyntaxiques, et le chapitre V terminera avec l'analyse des élisions syntagmatiques.

CHAPITRE III

DISTRIBUTION MORPHOLOGIQUE DES VOYELLES

Dans ce chapitre, il sera question de l'aspect morphologique du problème de la distribution des voyelles, tel que décrit au chapitre précédent. Nous verrons comme les données peuvent être traitées dans deux courants théoriques différents : selon une approche lexicale d'abord (3.1), et selon une approche séparationniste ensuite (3.2). Cela nous permettra de comparer les deux perspectives, et de voir deux façons de modéliser l'interaction de la phonologie et de la morphologie dans le cas particulier de l'aymara.

3.1 Approche lexicale

Cette section se subdivise en deux. Dans un premier temps, nous verrons à quoi pourrait ressembler une analyse où la réalisation des voyelles finales des bases aurait le statut de morphème, et pourquoi ce n'est pas une approche viable. Nous verrons que, bien qu'une unité de forme puisse être identifiée, un contenu morphosémantique ou morphosyntaxique ne peut lui être associé que dans certains cas, et moyennant un certain nombre d'hypothèses qui alourdissent la description de l'alternance plutôt que de l'éclaircir, disqualifiant du même coup ce genre d'analyse. En conséquence, dans un deuxième temps, nous verrons un traitement possible de ces alternances de forme sensibles à la morphologie, mais qui n'ont pas le statut de morphème. Nous utiliserons les outils de la Phonologie Lexicale pour y parvenir.

3.1.1 La réalisation des voyelles finales comme morphème

Dans un cadre où la morphologie manipule des items qui sont une dualité forme-sens, pour pouvoir prouver qu'on a affaire à un tel item, il faut d'abord identifier une unité de forme, pour ensuite en identifier le contenu morphosémantique. Nous procéderons donc dans cet ordre.

3.1.1.1 Les voyelles finales comme unités de forme


Il est clair que lorsqu'on cherche l'unité minimale de forme porteuse de sens, cette unité ne se manifeste pas toujours sous forme segmentale. Certes, il peut s'agir d'un (ou plusieurs) phonème(s), mais aussi d'une panoplie d'autres éléments phonologiques comme des accents ou des tons, et même de manipulation de certains traits des segments tels la longueur, le timbre et le lieu d'articulation, pour les voyelle par exemple. Des outils permettant de traiter d'unités de formes ne se limitant pas aux seuls segments on donc été développés. C'est ce genre d'outillage que nous ont fourni des courants comme la Phonologie Autosegmentale (Goldsmith 1976, 1990) et la Morphologie Prosodique (McCarthy et Prince (1990))

Or, dans le cas à l'étude, les voyelles qui sont réalisées ou élidées ne sont pas toujours de même timbre (cf section 2.1). La morphologie prosodique rend possible la description de morphèmes à mélodie variable. Dans ce cadre, en plus des phonèmes, les morphèmes peuvent avoir la forme de constituants prosodiques³⁷. Cela permet de décrire une unité de forme stable (une sorte de squelette) indépendamment du caractère variable de la mélodie. Puisque, de toute façon, la voyelle finale des radicaux doit être spécifiée pour chaque radical (i.e faire partie de la représentation lexicale), la présence d'un morphème de type prosodique entraîne la réalisation de cette voyelle (en associant le contenu mélodique lexical à un support prosodique), et son absence entraîne son élision

³⁷ Le « vocabulaire » prosodique se limite à la mora, la syllabe, le pied, et le mot prosodique....

(flottante). Voici un exemple permettant de visualiser le genre de traitement qu'une telle approche implique³⁸.

Figure 3.1 Représentation de /-iki/ «dormir», selon le contexte morphologique

Avec morphème prosodique (v-suffixe)	Sans morphème prosodique (c-suffixe)
/iki- + σ + m dormir-2/3 impératif  «dors»	/iki-/ + ta dormir-2/3 simple i ki i ta ikta «tu dors»

La mélodie variable des voyelles impliquées dans l'alternance à l'étude ne pose donc aucun problème à leur analyse en tant que morphème, pourvu que l'on admette que des constituants prosodiques puissent être des unités de forme. Toutefois, bien qu'il soit *possible* de représenter l'alternance de forme comme la présence/absence d'un certain affixe supra segmental, il faut en outre démontrer que cette unité de forme est porteuse de sens. Sinon, il n'y a aucune raison de proposer qu'un morphème explique l'alternance observée. Nous verrons dans la prochaine section qu'un tel contenu morphosémantique, ou morphosyntaxique est impossible à isoler, et donc qu'on ne peut pas évoquer l'existence d'un morphème pour expliquer la distribution des voyelles.

3.1.1.2 Les voyelles finales comme unité de sens

Évidemment, on ne peut discuter ici tous les contextes morphologiques possibles où une voyelle est sujette à élision. Nous nous concentrerons donc sur une partie de la morphologie de l'aymara; les suffixes dérivationnels verbaux. Les tableaux ... on été rapportés ici pour faciliter la discussion de ces suffixes.

³⁸ Dans cette perspective, l'élision est un épiphénomène qui se manifeste par défaut, lorsque le morphème supra segmental n'est pas présent.

Tableau 3.1 Suffixes Dérivationnels Verbaux de classe I

Forme	Sens/fonction	Ordonnement	Peut verbaliser
.cha	Causatif	1	✓
eja	Partitif	2	✓
ekata	À travers	3	✓
enuqa	Placeur	3	✓
ethapi	Regroupeur	3	✓
.nta	Inceptif(dans)	3	✓
.nuku	Indirectif	3	✓
.ra	Sérialité	3	✓
.kipa	Autour d'un coin	3	✓
.tata	Éparpillé	3	✓
.paya	Multiplcité (d'action)	3	
.qa	“down”	3	
enaqa	Sans but/diffus	3	
esu	Complétif	3	
eta	Inceptif	3	
exaru	Préparatif	3	
exa:si	Statique	3	
exata	Sur/en addition	3	
exaya	Intensif	3	
et'a	Momentané	4	✓
et'uki	Intensif réciproque	4	

Tableau 3.2 Suffixes Dérivationnels Verbaux de Classe II

Forme	Sens/Fonction	Ordonnement	Peut Verbaliser
vya	Causatif	1	✓
ysi	Réflexif-Réciproque	2	
vi	Rapprocheur	3	
vwaya	Distanceur	4	
vrapu	Bénéfactif	5	
vraqa	Maléfactif	5	
ysi	Continuatif	6	
vp	Pluriel (des arguments)	7	
eka	Incomplétif	8	
exa	Complétif Régressif	9	

Si l'on considère les propriétés morphosémantiques évoquées au chapitre précédent, le trait le plus susceptible d'être rattaché à une bonne partie de ces suffixes doit en être un

qui touche à la catégorisation. L'hypothèse donc, est que, si l'unité de forme que nous venons de décrire à un contenu morphosémantique, il s'agit d'une catégorie lexicale, et de la catégorie +N en l'occurrence. Dans les prochains paragraphes nous verrons que cette hypothèse, si elle est viable pour une partie des données, elle a une portée explicative très limitée.

Pour donner corps à une analyse de ce type trois hypothèses sont nécessaires relativement à la catégorisation.

Hypothèse Voyelle = +N : La réalisation de la voyelle finale d'un radical implique que ce radical porte la catégorie +N

Hypothèse de sous spécification des racines: certaines racines ne sont pas spécifiées pour la catégorie lexicale.

Hypothèse de sous spécification des affixes : certains affixes ne sont pas spécifiés pour la catégorie.

À partir de ces hypothèses, on peut esquisser une analyse qui associe l'alternance observée au niveau des voyelles et la catégorie de certains suffixes. Les racines verbales sont porteuses du trait +V dans leur représentation lexicale. Les autres racines sont sous-spécifiées pour la catégorie (Ø). Toutefois, il va de soi que pour participer à des constructions morphologiques, et syntaxiques, elles devront avoir une catégorie. Cette catégorie sera obtenue morphologiquement. Puisque certaines racines ne sont pas spécifiées pour la catégorie, dans la dérivation verbale, il y aura donc trois types de suffixes : des suffixes porteurs d'un trait de catégorie verbale (+V) des suffixes non marqués pour la catégorie(Ø), et le suffixe proposé comme marqueur de la catégorie +N (i.e. le support prosodique responsable de la réalisation de la voyelle finales des radicaux).³⁹

³⁹ Selon cette perspective, le suffixe qui se manifeste par la réalisation de la voyelle finale (+N) est incompatible avec les c-suffixes (+V) pour des raisons de catégorie, étant en distribution complémentaire en quelque sorte. Une racine sous spécifiée pour la catégorie doit en obtenir une, soit +N. soit +V, mais pas les deux à la fois.

Cela signifie, dans un premier temps, que les suffixes porteurs du trait +V peuvent s'attacher aux deux types de racines : à des racines verbales, dont ils ne feraient que confirmer de manière redondante la catégorie, de mêmes qu'aux autres racines (Ø) auxquelles ils confèrent la catégorie +V. -t^hapi (« regrouper ») est l'un de ces suffixes.

(1)

s a r<a>	«aller » (+V)	[[sar _{+V}]-t ^h api _{+V}] _{+V}	«se lever»
u t<a>	«maison» (Ø)	[[ut _Ø]-t ^h api _{+V}] _{+V}	«s'asseoir ensemble, s'unir »

Par contre certains suffixes ne sont pas porteurs de catégorie, ce qui restreint leur base à des racines qui comportent une catégorie (i.e. +V), sans quoi la dérivation ne convergerait pas, l'output étant sans catégorie. Il s'agit du deuxième de suffixes dérivationnels verbaux. -xa:si («statique») est l'un de ces suffixes qui n'apparaissent que sur des bases verbales.

(2)

a p<a>	«transporter (avec les mains)»	[[ap _{+V}]xa:si _Ø] _{+V}	tenir dans ses
		*[[?? _Ø]xa:si _Ø] _Ø	mains

Suivant cette hypothèse, les suffixes de classe I sont incompatibles avec une voyelle précédente réalisée, parce que cette voyelle est une marque de la catégorie +N qui est incompatible avec le trait +V des racines et/ou des suffixes impliqués dans ce genre de dérivation.

Par contre une explication de ce genre semble moins à portée de mains pour les suffixes dérivationnels de classe II. On se rappellera que seules des bases verbales, avec une voyelle finale réalisée, peuvent servir de base à ces suffixes. De plus, les formes dérivées qui résultent de cette suffixation sont de nature verbale, et peuvent être fléchies sans plus. Il devient assez difficile de justifier la présence d'un suffixe marquant le trait +N sur un radical qui est toujours un verbe, et qui sert de base à des suffixes qui ne peuvent dériver

que des verbes. Voyez le genre de configuration que cela implique pour un suffixe de classe II comme –si (« réflexif »)

(3)

a p<a> «transporter (avec les mains)» [[[ap+v]a]_{+N}si]_{+v} tenir dans se
mains

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette approche⁴⁰. Nous avons déjà suffisamment d'éléments pour jauger son impuissance à caractériser les données. D'abord, elle nécessite plusieurs hypothèses qui ajoutent en complexité au problème plutôt qu'elles ne l'expliquent. Il faut en effet faire appel, du côté phonologique, à des voyelles flottantes dans la représentation des racines et, du côté morphologique, à la sous-spécification de la catégorie de certaines racines. Il s'agit d'autant d'artifices qui ne seraient excusables que s'ils permettaient une bonne caractérisation du problème. Or c'est là la plus grande faille de cette façon de faire : elle ne permet de traiter qu'un d'une fraction des suffixes dérivationnels verbaux, et est sans recours pour les autres, en plus de ne pas dépasser la stipulation pour expliquer les régularités observable (comme le fait que les suffixes de la classe II soient majoritairement des V-suffixes, qui ne s'attache qu'à des bases verbales). Il semble donc que la possibilité de traiter la voyelle finale comme un morphème à part entière puisse raisonnablement être écartée.

Dans un modèle lexical, si une forme se manifeste régulièrement, mais est dépourvue de contenu morphosémantique ou morphosyntaxique identifiable, elle n'est pas l'apanage de la morphologie mais plutôt du module responsable des manipulations de forme, le module phonologique. Évidemment, nous savons que l'alternance dont il est question ici ne peut être le fruit de règles phonologiques « pure » (puisque pour un même contexte

⁴⁰ On peut certes imaginer des façons d'ajuster le tire de manière à accommoder les deux classes de suffixes. On pourrait concevoir que les suffixes de classe II sélectionnent des bases qui sont de nominalisation (+V, +N) qui implique une base verbale (+V) avec une voyelle finale (+N). Cela ne ferait qu'ajouter au caractère *ad hoc* de cette approche. On pourrait aussi amender notre première hypothèse et dire que la réalisation de la voyelle finale de la base est un suffixe porteur d'aucune catégorie, ce qui reviendrait à parler d'un morphème essentiellement dépourvu de contenu morphosémantique ou morphosyntaxique, excluant du même coup une analyse morphémique... Dans tous les cas, on a affaire à un cul-de-sac.

phonologique, tantôt la règle s'applique, tantôt elle ne s'applique pas). Il faut donc qu'il s'agisse de règles de manipulation de la forme phonologique, mais qu'elles soient sensibles à des facteurs non-phonologiques, c'est-à-dire morphologiques. Un des modèles de la phonologie qui permet ce genre de règles sensibles à la morphologie est le modèle de la Phonologie Lexicale. Nous verrons, dans la section suivante comment les données de l'aymara peuvent être représentées dans ce cadre théorique.

3.1.2 La distribution des voyelles dans le cadre de la Phonologie Lexicale

L'hypothèse de la Phonologie Lexicale est qu'une partie de la structure morphologique est accessible à la phonologie, et que certaines règles sont sensibles à cette structure : les règles de phonologie lexicale (par opposition à post-lexicales). Plus spécifiquement, l'hypothèse est que la suffixation est un phénomène cyclique; qui s'effectue par niveaux (lexicaux) successifs, et que des règles de la phonologie qui s'appliquent à un niveau peuvent ne pas s'appliquer à un autre niveau. Voyons ce que cela signifie dans le cas des règles d'élision en aymara.

Tout d'abord, si l'on considère les suffixes décrits comme les suffixes dérivationnels verbaux de classe II, on se rappellera leur comportement à peu près uniforme quant à l'élision, qui ne s'applique pas. Il est donc logique de croire que les suffixes de cette classe appartiennent à un même niveau lexical, où les règles d'élision ne s'appliquent pas.

Par conséquent, l'hypothèse minimale concernant les suffixes dérivationnels verbaux de classe I est de considérer qu'ils forment aussi un niveau lexical. Toutefois, du point de vue des règles d'élision, cette classe n'est pas uniforme : elles s'appliquent avec tels suffixes, mais pas avec tels autres. C'est donc dire que les suffixes de cette classe sont répartis entre deux niveaux : avec ou sans élision.

Dans la mesure où un minimum de niveaux est souhaitable, ce n'est pas tout de répartir les suffixes de la classe I en deux niveaux conformément à leur comportement

morphophonologique; encore faut-il de cela soit cohérent avec l'ordonnancement de ces suffixes à l'intérieur de la classe. Car on se rappellera que malgré des possibilités combinatoires limités, certains des ces suffixes peuvent co-apparaître, et quand c'est le cas, ils le font dans un ordre précis. Il est de fait impératif de tenir compte de cet ordonnancement dans la répartition des suffixes entre les deux niveaux proposés. Les suffixes appartenant à un même niveau devront former un ensemble continu du point de vu de l'ordonnancement. Un C-suffixe ne pourra appartenir au même niveau que d'autre C-suffixes que si, de par son ordonnancement, aucun V-suffixe (de niveau différent) n'est susceptible d'intervenir entre ce C-suffixe et les autres C-suffixes.

Cela étant, si l'on considère que les suffixes les plus externes de la classe I (t'a- et ch'uqi) sont accompagnés d'élision, on peut inférer que le niveau le plus externe est celui qui regroupe les C-suffixes, et qu'il est précédé d'au moins un autre niveau où l'élision ne s'applique pas. Voici, dans la figure 3.2 la répartition que nous proposons.

Figure 3.2 Répartition des suffixes dérivationnels verbaux de classe I en niveaux

Niveaux Lexicaux	1 (-élision)			2 (+élision)	
	1	2	3	3	4
Ordonnancement	-cha	-ja	-qa -ata -noku -paya	-a -su -bapi -muqa -kata -kata -xaru -xasi -aya -ta -kipa -naqa -tata	-a -ch'uqi

Quelques remarques sont appropriées ici. D'abord, il y a le cas des suffixes -ja et -ra, qui ont un comportement morphophonologique incohérent avec le niveau où ils sont placés. La raison est celle que nous évoquons plus haut : leur ordonnancement est incompatible avec le niveau lexical dont leur comportement morphophonologique les

rapproche.⁴¹ Deux attitudes sont possibles. Soit l'on admet que ce groupe de suffixes se subdivise plus finement en plus de niveaux, permettant de mieux accorder ordonnancement et comportement morphophonologique; soit l'on considère ces deux suffixes comme de simples exceptions. Dans le premier cas, on se retrouve avec une profusion de niveaux, dont plusieurs ne comportent qu'un seul suffixe, ce qui est tout à fait contraire à l'intention ici qui est de dépasser le stade de diacritiques. Dans le second cas, le fait de voir ces deux suffixes comme des exceptions ne fait que corroborer leur nature dérivationnelle, donc sujette à exception tout en préservant le nombre de niveaux au minimum nécessaire à la description. Nous avons donc considéré ces deux suffixes comme des exceptions.

Une seconde remarque concerne trois suffixes du niveau 2 (en retrait dans le tableau). Brigg (1976, p. 194) rapporte un comportement morphophonologique variable pour ces suffixes⁴². Ces suffixes sont accompagnés d'élisions la plupart du temps, sauf lorsque leur base est bi-syllabique, auquel cas la règle d'élision ne s'applique pas. Par défaut donc, ce sont des C-suffixes, l'absence d'élision étant l'exception. Aussi les avons-nous considérés comme des suffixes de niveau 2.

Si l'on ne considère que le système verbal, il semble y avoir au moins quatre niveaux pour la suffixation en Aymara, qui se distinguent en ce que les règles d'élision y sont actives ou pas, en alternance. Le premier regroupe les suffixes dérivationnels verbaux les plus internes de la classe. Les règles d'élision sont inopérantes à ce niveau. Le second niveau regroupe le reste des suffixes dérivationnels verbaux auxquels les règles d'élision s'appliquent. Le troisième niveau contient les suffixes dérivationnels verbaux de classe II qui affectent la structure d'arguments. Les règles d'élision ne s'appliquent pas à ce niveau. Enfin, à ces trois niveaux dérivationnels, il faut ajouter au moins un niveau flexionnel (probablement plus). Le paradigme du temps simple suggère qu'il s'agit d'un

⁴¹ Ainsi, *-ja* peut être séparé des suffixes de niveau 2 (+élision) pas des suffixes de niveau 1 (-élision), comme l'illustre le tableau. Parallèlement Briggs (1979) et Hardman (1988) rapportent que *-c*su et *-r*a peuvent co-apparaître, dans cet ordre, bien que leur comportement morphophonologique suggère l'ordre inverse. (cf *ap-su-ra-ña* « sortir un par un » (Hardman 2001, p. 96))

⁴² Il y a de la variation inter-dialectale et intra dialectale pour ces suffixes. La variation inter dialectale ne sera pas abordée ici. Les données sont celle du dialecte de La Paz.

niveau ou les règles d'élision se manifestent. La figure 3.1 illustre comment, dans une perspective de phonologie lexicale, les règles d'élision se manifestent au cours des divers niveaux proposés. Nous avons sélectionné trois cas de figure : le premier (saraqtawayta «je descends sans regarder personne») comporte un suffixe de chacun des quatre niveaux, le second (sarnaqt'asiwayta «je reste brièvement en un endroit») ne comporte pas de suffixes de tous les niveaux, et plus d'un suffixe du même niveau, et le dernier (sarta «je vais») ne comporte qu'un seul suffixe, d'un seul niveau

(4) (= Hardman 2001, p. 93)

sara	« aller »	
-vqa	« down »	(niveau 1)
-c'ta	« inceptif »	(niveau 2)
-vwaya	« distanceur »	(niveau 3)

s a r a – q – t a – w a y a – ñ a
 aller-down-incept.-distan.-infinitif
 «Descendre sans regarder personne »⁴³

(5) (= Hardman 2001, p.96)

sara	« aller »	
-c'naqa	« diffus »	(niveau 2)
-c't'a	« momentané »	(niveau 2)
-v'si	« réflexif »	(niveau 3)
-vwaya	« distanceur »	(niveau 3)

s a r – n a q – t ' a – s i – w a y a – ñ a
 aller-diffus-momentané-reflex-distan.-infinitif
 « rester brièvement quelque part »

⁴³ Hardman (2001, p. 93) donne cette traduction « to go down, very well dressed, without looking at anyone » Hardman (1988, p.126) a l'équivalent "Bajar muy bien vestido sin mirar a nadie". Gomez Bacarreza (2004)...

Figure 3.3 Exemples de dérivations selon le modèle de Phonologie lexicale

<u>Input</u>	/sara/	/sara/	/sara/
<u>Niveau 1 :</u>			
<i>Affixation</i>	sara + qa		
<u>Niveau 2 :</u>			
<i>Affixation</i>	saraq + ta	sara + naqa + t'a	
<i>Élision</i>	saraq_t'a	sar_naq_t'a	
<u>Niveau 3 :</u>			
<i>Affixation</i>	saraqta + waya	sanaqt'a + si + waya	
<u>Niveau 4 :</u>			
<i>Affixation</i>	saraqtaway + ta	sanaqt'asiwaya + ta	sara + ta
<i>Élision</i>	saraqtaway_t'a	sanaqt'away_t'a	sar_t'a
<u>Output</u>	[saraqtawayta]	[sanaqt'asiwayta]	[sarta]

D'un point de vue descriptif donc, la phonologie Lexicale nous fournit un appareillage intéressant. Elle nous permet de dériver le comportement morphophonologique des suffixes à partir de propriétés plus générales du système morphologique et phonologique. Chaque suffixe n'a pas besoin d'être spécifié individuellement pour son impact sur la voyelle précédente, puisque ce comportement peut être déduit du niveau auquel chaque suffixe appartient⁴⁴.

Cependant, pour que ces niveaux aient plus qu'une valeur descriptive, il faut que le découpage qu'il représente soit motivé indépendamment de la propriété +/- élision. Pour ne pas être une transposition *ad hoc* de propriétés idiosyncratiques des suffixes, mais une représentation au réel pouvoir explicatif, les suffixes d'un même niveau doivent être unis par d'autres propriétés distinctives. Cela dépasse le cadre de la présente étude que d'explorer dans le détail les propriétés de chaque niveau, mais on peut quand même

⁴⁴ Qui, lui-même reflète les propriétés d'ordonnement des suffixes.

rappeler quelques unes de leurs caractéristiques qui pourront servir d'amorces à une investigation ultérieure.

Le contenu morphosyntaxique et morphosémantique est un élément distinctif central. À cet égard, les suffixes de niveau 4, qui incarnent des traits flexionnels comme la personne et le temps, se distinguent des suffixes de niveau 3, dont le contenu est dérivationnel et relatif à la valence et à la structure d'argument. En outre, les deux autres niveaux plus internes se distinguent aussi par un contenu dérivationnel qu'on pourrait qualifier de plus aspectuel. Un deuxième élément supporte le découpage proposé. Il s'agit du degré de productivité, qui est beaucoup plus élevé pour les deux niveaux les plus externes, que pour les deux niveaux les plus internes. Un troisième élément peut être mentionné comme caractéristique distinctive des niveaux. Il s'agit de la possibilité de changer la catégorie de la base (et, parallèlement, de la possibilité de s'attacher ou non à une base non-verbale) qui ne se manifeste qu'aux niveaux 1 et 2, et pas aux autres niveaux. Le découpage en niveaux lexicaux proposé sur la base de la règle d'élision semble donc avoir une pertinence indépendante. On aura remarqué, cependant, qu'aucun des éléments distinctif résumés ici ne permet de distinguer indépendamment les niveaux 1 et 2 l'un de l'autre.⁴⁵ C'est une circonstance qui affaiblit un peu les vertus explicatives du modèle, sans toutefois constituer un contre argument insurmontable.

Cela termine la partie de ce chapitre consacrée à l'étude des données de l'aymara dans un cadre lexical. Il ressort de cette discussion que la distribution des voyelles finales des radicaux est difficilement attribuable à un statut de morphème qu'elles pourraient avoir, vu l'impossibilité, dans la majorité des cas, de retracer un contenu morphosémantique ou morphosyntaxique stable. Il s'agit plutôt vraisemblablement d'un élément de forme, sans contenu sémantique. Nous avons vu qu'il est possible de rationaliser la distribution de ces voyelles sensible au contexte morphologique dans un cadre de Phonologie Lexicale. Or, comme élément de pure forme, ces voyelles sont des candidates toutes désignées pour une analyse de type séparationniste, où ce genre d'élément a un statut théorique particulier. C'est ce à quoi nous appliquerons dans la seconde moitié de ce chapitre.

⁴⁵ Puisqu'ils partagent toujours les éléments les distinguant des autres niveaux.

3.2 Approche lexémique

On se rappellera de la discussion du chapitre I que le module responsable de la forme dans les modèles séparationnistes contient plusieurs types de règles, qui sont autant de fronts possibles pour aborder un problème comme celui dont il est question ici. Les plus familières sont les Règles de Réalisation, qui associent des traits morphosémantiques ou morphosyntaxiques à une ou plusieurs forme phonologique (e.g. affixation). Puisque nous avons déjà démontré l'absence de contenu morphosémantique ou morphosyntaxique indentifiable associé à la réalisation de la voyelle finale des bases, il est raisonnable d'éliminer d'office la possibilité que l'alternance observée soit le fruit de Règles de Réalisation. L'alternative la plus prometteuse est que le phénomène soit la manifestation de l'autre type de règles du module morphologique : les Règles de Métagénéralisation. Voici comment s'articule l'analyse dans cette perspective⁴⁶.

Selon cette approche, l'alternance observée est une alternance de radical. Les lexèmes peuvent être instanciés sous deux formes : sous la forme d'un radical terminant par une voyelle, ou d'un radical terminant par une consonne. La règle d'élision est donc une règle de formation de radical. Elle n'a aucune fonction de pairage entre un groupe de traits morphosyntaxiques ou morphosémantiques et une forme phonologique, elle n'est qu'une opération sur de la pure forme. Elle est donc un cas typique de Règle Morphomique.

Dans ce cadre, la suffixation est le résultat de Règle de Réalisation qui associe une (ou des) forme(s) phonologique(s) à des traits morphosyntaxiques ou morphosémantiques. Le fait que certains suffixes soient accompagnés d'élision et d'autres pas est la manifestation d'un autre type de règles de pure forme : les Règles de Métagénéralisation. Ce sont des règles associant telles règles de réalisation (suffixe) à tel type de radical. C'est ni plus ni moins que l'équivalent des diacritiques c- ou v-suffixes, mais avec certains avantages qui deviendront évident dans les prochains chapitres.

⁴⁶ Évidemment, un modèle comme Stump (2001) traite surtout de morphologie flexionnelle. Mais comme le problème des élisions en aymara transcende la distinction dérivation-flexion, il n'y avait aucune raison de se limiter à ce type de morphologie ici.

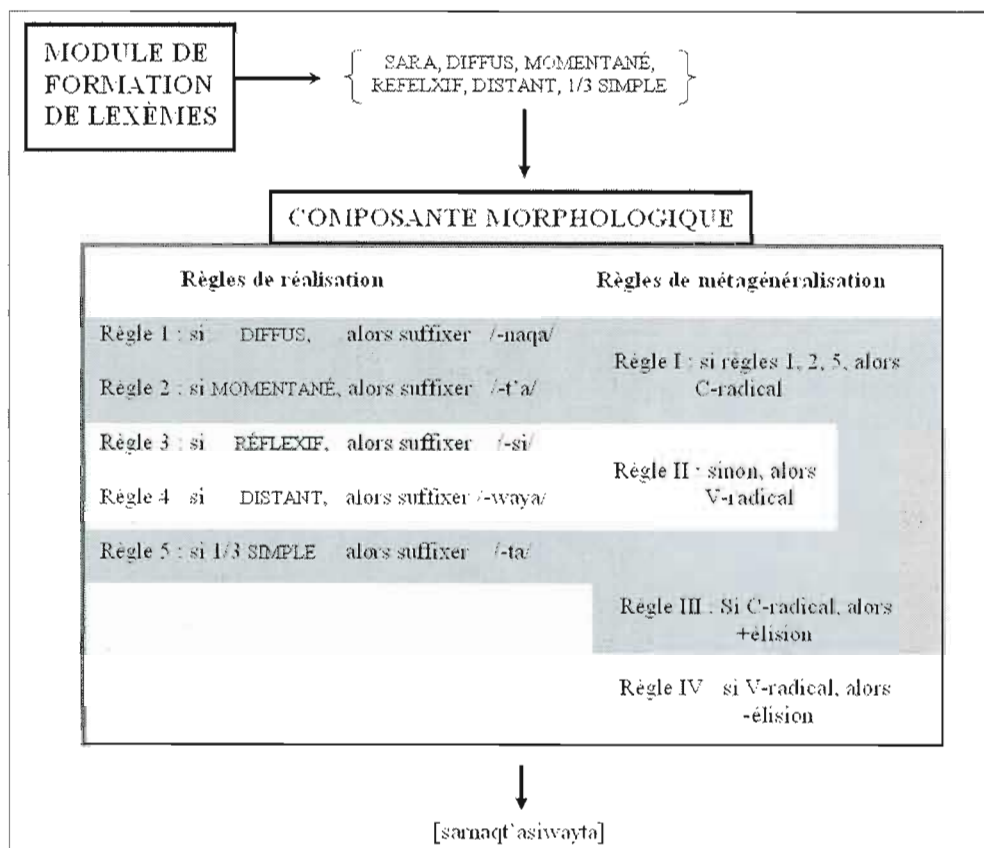
Voici, étape par étape, un exemple repris de la section précédente illustrant comment un mot complexe comme [sarnaqt'asiwayta] « je reste brièvement en un endroit » peut être dérivé dans un tel model.

D'abord, il faut des règles morphosémantiques permettant de dériver ce lexème de lexèmes simples, et des règles morphosyntaxiques qui gèrent ses relations avec d'autres lexèmes du même énoncé (Module de formation de lexème). Une fois ces manipulations de traits achevées, il faut leurs donner corps, et c'est cette partie qui nous intéresse particulièrement ici (Composante morphologique).

Ensuite, il faut des règles de réalisation encodant la traduction de chaque trait ou groupe de traits en une (ou plusieurs) forme phonologique; des suffixes en l'occurrence (règles 1 à 5). Par exemple, il faudra une règle de réalisation qui assure le pairage du trait RÉFLEXIF avec la forme phonologique qui lui correspond, c'est-à-dire le suffixe –si (règle 3), de même qu'il faudra une règle associant le groupe de traits 1^{ère} PERSONNE, 3^{ème} PERSONNE, TEMPS SIMPLE au seul suffixe –ta (règle 5).

En outre, il faut des règles de métagénéralisation agissant sur certaines règles de réalisation; certaines leur associant un V-radical et d'autres, un C-radical (règles I et II). Ainsi, la règle responsable de la suffixation du –si (réflexif) est associée à un V-radical, tandis que la règle permettant la suffixation du –ta (1/3 temps simple) est associée à un C-suffixe. Parallèlement à ces règles de métagénéralisation, il en faut d'autres permettant de générer (phonologiquement) des V-radicaux, et des C-radicaux (Règles III et IV).

Figure 3.4 Exemple de dérivation dans un modèle lexémique



3.2.1 Avantages d'une analyse de type lexémique par rapport à une analyse de type Phonologie Lexicale

« The use of metageneralisations makes it possible to account for morphophonological alternation without postulating morphologically conditioned phonological rules, a discrete morphophonological component, or level ordered phonology. » Aronoff (1994 p.180)

Le problème que nous avons de justifier l'existence de niveaux lexicaux autrement que par le comportement morphophonologique, particulièrement pour les niveaux 1 et 2, ne se manifeste pas dans une analyse séparationniste.

De plus, lorsqu'on compare les deux approches, une autre faiblesse d'une analyse de type Phonologie Lexicale devient manifeste. Selon cette approche, une même règle (la règle d'élision) se manifeste à plus d'un niveau (niveaux 2 et 4, au minimum). Or le postulat de ce modèle est que les différents niveaux lexicaux se caractérisent entre autres par la différence des règles phonologiques qui s'y appliquent. Donc, a priori rien ne limite le nombre de règles possible, et le fait que les règles soient différentes à chaque niveau n'est pas exclu. Pour le cas particulier de l'aymara, où il semble y avoir au moins quatre niveaux, rien n'empêche d'avoir quatre comportements morphophonologiques différents, propre à chaque niveau. Or ce n'est pas le cas, car on trouve que la règle d'élision est active à deux niveaux (disjoints). Dans un cadre de phonologie lexicale, la manifestation d'un même comportement⁴⁷ à deux niveaux est au mieux une coïncidence. Une panoplie de comportements morphophonologiques sont imaginables pour une langue donnée. Si ce n'est vraisemblablement pas une impossibilité, les chances que, pour deux niveaux différents, un même comportement se manifeste sont plutôt minces. En tous cas, ce n'est pas quelque chose d'automatique.

Dans un modèle séparationniste, toutefois, ce problème est évité. L'architecture même du modèle permet de factoriser une propriété commune à plusieurs suffixes qui transcende les autres propriétés que pourraient avoir ces suffixes. Ce qui, intuitivement, est une seule propriété est traité comme telle, sans qu'elle soit répartie sur plusieurs niveaux. En effet, dans ce modèle, il n'y a pas de différence entre les règles de réalisations responsable de l'ajout du suffixe *-naqa* (suffixe de niveau 2 en selon le modèle de la Phonologie Lexicale) et celle responsable de l'ajout du suffixe *-ta* (suffixe de niveau 4). Ces deux règles sont visées par une seule et même règle de métagénéralisation qui les associe à un C-radical (+élision). Ce modèle encode donc mieux le fait que l'élision soit une propriété omniprésente dans la morphologie de l'aymara, et non un phénomène très localisé, ce qui est un peu obscurci dans un modèle de phonologie lexicale.

⁴⁷ Par opposition à un éventail de comportements morphophonologiques, comme, exemple la palatalisation, la nasalisation, la gémination, etc.

Dans le chapitre suivant, nous verrons ce modèle permet en outre de représenter certains phénomènes morphosyntaxiques d'une manière économique et élégante tout en les rattachant aux phénomènes abordés dans le présent chapitre.

CHAPITRE IV

DISTRIBUTION MORPHOSYNTAXIQUE DES VOYELLES

Dans ce chapitre, nous tenterons de comprendre un peu mieux la nature des alternances affectant les voyelles au niveau morphosyntaxique. Dans un premier temps, nous essaierons de cerner le processus morphosyntaxique responsable de l'alternance observée. Ensuite, nous verrons comment il est possible de traiter le phénomène dans un cadre lexical, puis dans un cadre lexémique, et avec quel degré de succès ces modèles permettent de relier cette alternance particulière à des propriétés plus générales de la langue.

4.1 La nature de l'alternance

Comme nous avons pu le constater au le chapitre II dans l'introduction que nous avons faite du phénomène, nous avons fait appel à des notions morphosyntaxiques comme sujet, objet, etc pour décrire l'alternance observée. Cela tranche avec les alternances étudiées au chapitre précédent, où des diacritiques avaient d'abord été utilisés pour décrire le phénomène. Une analyse où l'alternance est porteuse de sens a donc de meilleures chances de succès ici qu'elle n'en avait pour les alternances étudiées jusqu'ici. Telle sera donc notre hypothèse de travail dans ce chapitre : que la réalisation⁴⁸ de la voyelle finale d'un radical servant d'argument à un verbe a un contenu morphosyntaxique identifiable,

⁴⁸ Ou la non-réalisation

et que la distribution de ces voyelles finales est fonction de ce contenu morphosyntaxique. Nous verrons comment on peut regrouper les divers participants de la phrase en fonction de la présence/absence de leur voyelle finale, et comment ce découpage peut être caractérisé en terme du trait +/-OBJET.

4.1.1 Contenu morphosyntaxique rattaché à la présence/absence de la voyelle finale du radical.

Dans les prochains paragraphes nous ferons état du genre de regroupement que suggère la distribution des voyelles finales des radicaux pour les divers participants de la phrase en aymara. Nous verrons qu'il s'agit d'un contraste à deux niveaux, et explorerons quelle peut être la nature du trait morphosyntaxique derrière ce contraste. Il sera démontré que le contraste ne peut être décrit uniquement en termes de rôles thématiques (agent, thème, etc) ou de classe nominale (humain vs non-humain), mais qu'il faut faire appel à une notion supérieure de cas (objet vs non-objet) pour décrire adéquatement le découpage morphosyntaxique observé.

4.1.1.1 Premier niveau de contraste : sujet-objet

On se rappellera que les participants sujets contrastent avec les participants objets par la réalisation de leur voyelle finale. La voyelle finale des sujets est systématiquement réalisée, et la voyelle finale des objets est systématiquement élidée, comme le montre la phrase suivante.

(1) (= Hardman 2001, p. 172)

mariya-w	(...)	t'ant'	chur-i
Marie-xa		pain	donner-simple 3/3
«Marie lui a donné du pain.»			

Évidemment, il y a plusieurs aspects pour lesquels ces deux types de participants se distinguent : l'un est agent, l'autre thème, l'un est un humain l'autre est une chose, etc. Il serait donc prudent de considérer comment les participants occupant d'autres fonctions sont marqués pour voir plus clairement où se situe le contraste.

4.1.1.2 Second niveau de contraste : oblique-objet

Les participants qui ne sont ni sujets ni objets sont marqués par l'un ou l'autre des suffixes que nous avons introduits au chapitre 2 et que nous reportons ici.

Tableau 4.1 marqueurs de compléments obliques

Fonctions	Formes
Directionnel «vers»	- _v ru
Directionnel « de »	- _v ta
But/Bénéfactif « pour »	- _v taki
Comitatif « avec»	- _v mpi
Locatif/Possessif «chez/à/de»	- _v na

Il est important de clarifier avant d'aller plus loin que la voyelle *finale* dont il est question ici n'est pas celle du suffixe lui-même, mais celle qui le précède immédiatement. Cette dernière est systématiquement présente, alors que la voyelle du suffixe est tantôt présente, tantôt absente, selon le contexte⁴⁹, comme en témoignent les deux phrases suivantes.

⁴⁹La voyelle tombe si elle se retrouve en position finale absolue du mot, comme cela arrive pour les marqueurs de focus. Cette situation se présente lorsqu'aucun marqueur de focus n'est présent sur le mot. Hardman (2001) nous donne quelques pistes quand aux circonstances où cela est possible:

« -wa (...) does not occur in imperative sentences, where its omission is significant » - p. 172

«The -ru complements, -ta complements and the person complements -taki complements and -na complements (...) may occur without a sentence suffixe [marqueur de focus] and frequently do, unless there is some specific reason for marking them » -p. 192

Il serait très intéressant d'investiguer les possibles interactions entre le marquage du focus, et rôle des participants de la phrase. Nous réserverons cette question pour des études ultérieures.

(2) (=Hardman 2001, p. 58)

jupa-ru-w t'ant' chur-ta
 lui-à-wa pain donner-simple 1/3
 «Je lui ai donné du pain »

(3) (= Hardman 2001, p. 152)

jupa-r_ chuq' chur-am
 lui-à patate donner-impér. 2/3
 «Donne-lui des patates »

Devant ces marqueurs, donc, la voyelle finale des radicaux est toujours réalisée, ce qui les rapproche des participants sujets et les distingue des participants objets. En outre, l'ajout d'un suffixe pour marquer ce type de participants les distingue des participant sujet et objet, où aucun suffixe ne complémente la présence/absence de voyelle finale sur le radical. On a donc deux niveaux de contraste : d'abord la forme du radical, selon que sa voyelle finale est réalisée ou non, permet de distinguer les objets des autres participants; puis la présence de l'un des suffixes du tableau 3.1 où son absence permet de distinguer les sujets des participants obliques de la phrase. Voici, schématiquement ce que cela représente pour un radical ce forme CVCV⁵⁰.

Figure 4.1 Deux niveaux de contraste des arguments des verbes

Radical	1	2	Fonction
CVC	—	—	Objet
	-V	—	Sujet
	-V	-ru	Directionnel «vers»
	-V	-ta	Directionnel « de »
	-V	-taki	Bénéfactif
	-V	-mpi	Commitatif
	-V	-na	Locatif/possessif

⁵⁰ Nous avons délibérément évité de prendre un radical concret pour des raisons qui deviendront évidentes dans la section suivante.

Il semble donc que le marquage morphosyntaxique des divers participants de la phrase par deux éléments discrets : la voyelle finale du radical, présent ou non, et suivie ou non d'un suffixe. Quand à savoir la contribution de chaque élément c'est un peu plus complexe, mais c'est la contribution de la voyelle qui nous intéresse. Comme la fonction objet n'a ni de voyelle finale ni de suffixe, tous les radicaux possédant une voyelle sont en contraste avec une voyelle finale, qu'ils comportent un suffixe ou non. Il semble donc plausible que la voyelle serve à marquer qu'un participant est + ou – Objet. Le seul problème est que la voyelle serve de *marque* morphologique justement pour le cas non-marqué («elsewhere»), alors que le cas le plus spécifique ne reçoit aucune marque morphologique. Il s'agit toutefois d'un problème conceptuel plus que descriptif, probablement lié au fait que la notion d'*objet* ne soit pas une notion primitive, mais un raccourci descriptif. Pour s'en convaincre nous considérerons dans les sections suivantes quelques traits plus primitifs qui se cachent derrière la distinction + ou – Objet, et comment, séparément, ils ne peuvent servir à décrire la distribution de l'alternance.

4.1.2 OBJET comme contenu morphosyntaxique

4.1.2.1 Les rôles thématiques

Dans les exemples cités jusqu'ici, les sujets des verbes, avaient tous le rôle d'agent de ces verbes. Or, si cela semble être généralement le cas, il existe néanmoins certaines constructions où le participant dont la voyelle finale est réalisée, et qu'on peut identifier comme sujet n'a pas un rôle d'agent dans la phrase. Considérez les phrases suivantes, par exemple, où, sans entrer dans le détail de leur rôle thématique exact, on peut affirmer que les participants sujets (soulignés) ne jouent pas le rôle d'agents.

(4) (= Hardman 2001, p. 46)

ch'uqi-w ach-u
 patate-wa produire-simple 3/3
 « Les patates produisent »

(5) (Hardman 2001, p. 48)

iki-w pur-itu
 sommeil arriver-simple 3/1
 «Le sommeil me vient »
 «Je m'endors »

De même, si les radicaux dont la voyelle finale est élidée, et qu'on a identifiés comme des objets, on généralement le rôle de thème dans la phrase, ce n'est pas toujours le cas. Il existe plusieurs constructions où ce participant joue le rôle de patient, ou de but.

(6) (=Hardman 2001, p. 47)

marka-ru-w waw irpa-:
 ville-à-wa enfant transporter-futur I/3
 « J'emmènerai l'enfant en ville »

(7) (=Hardman 2001, p. 158)

mark sar-ta
 ville aller-simple I/3
 «Je suis allé en ville »

Il est donc clair que le concept d'objet, et de non-objet, utilisé pour décrire la distribution des voyelles finales des radicaux ne peut être réduit à un contraste de rôle thématique.⁵¹

⁵¹ Il va de soi que les constructions permettant, par exemple, qu'un sujet soit autre chose qu'un agent sont "spéciales," et que cette déviation du patron général n'est pas aléatoire. C'est un beau problème pour des recherches futures, mais il n'en reste pas moins que le terme sujet n'est pas équivalent à agent dans cette langue, tout comme objet et thème ne sont pas tout à fait synonymes.

4.1.2.2 Le contraste humain/non-humain

Il existe une distinction ontologique centrale en Aymara entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas⁵². Les verbes ont normalement un sujet humain. À l'opposé, leur objet est habituellement non-humain. Évidemment, ici aussi, la correspondance entre sujet et humain et entre objet et non-humain n'est pas absolue. Les exemples (6) et (7) cités plus haut illustrent d'ailleurs cette situation, auxquels on peut ajouter l'exemple suivant, où


(8) (=Hardman 2001, p. 47)

p'iqi-w us-utu
tête-wa faire mal-simple 3/1
« La tête me fait mal »
« J'ai mal à la tête »

Cette distinction humain/non-humain a aussi son pendant dans la flexion verbale. Comme on le sait, la flexion encode deux participants de la phrase; mais pas n'importe lesquels. Elle encode deux participants *humains*. Il s'agit systématiquement du sujet et de l'un des autres participants humains de la phrase (généralement un oblique, mais parfois aussi un « objet » cf (xx)). L'objet non-humain est donc en quelque sorte invisible à la flexion, comme l'illustre les phrases suivantes.

(9) (=Hardman 2001. p.57-8)

avec -ru :



naya-x juma-ru-w t'ant' chur-sma
moi-xa toi-à-wa pain donner-simple 1/2.
« Je t'ai donné du pain »

⁵² « The overt mark of the human ≠ non-human category is found in the two pronoun classes –one exclusively human, the other exclusively non-human. Moreover, as a covert category, the human ≠ non-human distinction is powerful. Noun syntax and suffix distribution reflect the system extensively (...)» – Hardman (2001. p.6)

(10) (=Hardman 2001 p.153)

avec -ta :

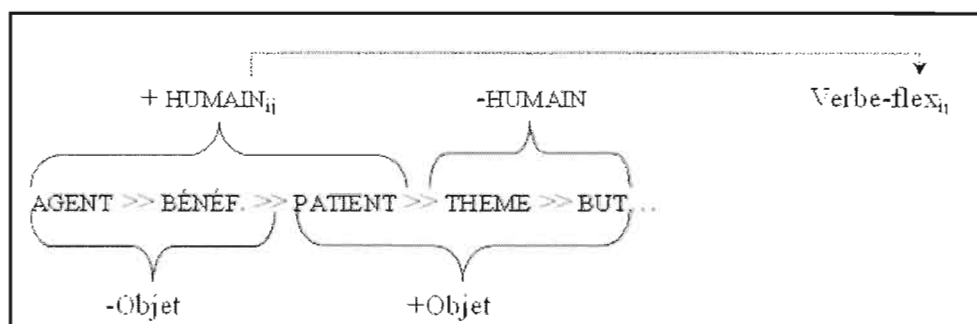
jupa-taki-w	juma-t	kis	ala-rapi-:ma
lui-benef.-wa	toi-de	fromage	acheter-benef.-futur 1/2

« Je t'achèterai du fromage pour elle »

« Je lui achèterai de fromage pain »

En somme, la distinction humain/non-humain est aussi pertinente à l'alternance étudiée ici, puisque le tait +humain est commun aux deux types de participants dont la voyelle finale est réalisée, et il est aussi le trait qui domine la flexion sur le verbe. Néanmoins, ce n'est pas une distinction suffisante, puisque certains participant clairement humain, et clairement représenté dans la flexion verbale on un radical dont la voyelle finale est éliée. La notion d'objet en est donc une qui en chevauche plusieurs autres, mais permet de décrire adéquatement l'alternance de radical. Voici, de façon schématique, le genre de recouvrements qui ont été exposés dans cette section⁵³.

Figure 4.2 Pairage des rôles thématiques et des fonctions morphosyntaxiques



⁵³ Le fait que les divers rôles thématiques soient dans un ordre précis n'est pas un hasard. Cette hiérarchie correspond à ce qu'on observe quand plusieurs participants pourraient être marqués dans la flexion verbale. Ce qui est humain est préférablement marqué flexionnellement plutôt que ce qui est non-humain (qui ne l'est jamais). De même ce qui est un agent est préférablement marqué, en fait presque toujours marqué, et ainsi de suite. Il existe également une telle hiérarchie selon la personne des participant, la deuxième personne l'emportant toujours sur les autres, lorsqu'il y a compétition (comme en (10)). Voir Aranovich (2004)

La notion d'objet, bien qu'elle soit un épiphénomène, est nécessaire à la description de l'alternance des radicaux observée. Toutefois, si elle n'a de raison d'être que la transcription en termes morphosyntaxique de cette alternance, elle est superflue. Il est loin d'être exclu, cependant, qu'il soit motivé indépendamment des alternances de radical de faire appel au concept d'objet⁵⁴. Nous ferons l'hypothèse c'est bel et bien le cas, et considérerons désormais l'alternance comme fonction de la distribution du trait +/-objet. Maintenant que le phénomène est bien cerné, voyons comment il peut être traité dans les modèles de la morphologie.

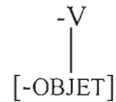
4.2 Analyse de l'alternance

Nous avons vu qu'un participant d'une phrase perd ou garde la voyelle finale de son radical est selon qu'il est + ou moins –moins objet. Cet état de choses soulève au moins deux questions auxquelles une analyse à l'intérieur d'un modèle de la morphologie devra fournir des réponses. Dans un premier temps, qu'est-ce qui est marqué morphologiquement : le trait +objet par la chute de la voyelle finale du radical, ou –objet, par la réalisation de cette voyelle finale? Dans un deuxième temps, comment se situe cette alternance présence/absence de voyelle finale par rapport aux autres alternances décrites au chapitre III, auxquelles elle ressemble par la forme, mais dont elle se démarque par le contenu? Dans les prochains paragraphes, nous explorerons le genre de réponses que fournissent les modèles morphémiques, et lexémiques de la morphologie à ces interrogations.

⁵⁴ Une des ces raisons indépendantes est la distribution du marqueur de focus –wa, qui peut être ajouté à n'importe quel membre de phrase (nom ou verbe) *sauf* à l'objet. Une autre pourrait être le fait que les participants nominaux d'une phrase sont généralement optionnels, et d'ordre flexible, sauf pour l'objet, qui est obligatoire, et toujours placé immédiatement devant le verbe.

4.2.1 Analyse morphémique

Les conditions que nous venons de décrire semblent convenir à un traitement de l'alternance comme fonction de la distribution d'un morphème. Ce morphème est une unité discrète associant le trait [-OBJET] à une unité de forme, en l'occurrence la réalisation de la voyelle finale⁵⁵.



Si le contexte morphosyntaxique requière la présence d'un trait [-OBJET] (comme pour les sujets des verbes, de même que les obliques) le participant conservera sa voyelle finale. Si le contexte morphosyntaxique est plutôt [+OBJET], la voyelle finale sera exclue, faute de support morphologique. Cette approche permet de représenter les faits de manière minimale, mais elle n'offre aucune réponse aux questions soulevées plus haut. D'abord il semble suspect que le cas le plus spécifique, le cas marqué [+OBJET] soit celui qui soit dépourvu de marque morphologique, alors que le cas le moins spécifique (non-marqué, « elsewhere ») est celui pour lequel il existe un morphème. Cette situation est évitée si l'on propose que le cas marqué morphologiquement est vraiment [+OBJET], et qu'il s'agit d'un morphème nul⁵⁶, en distribution complémentaire avec le morphème entraînant la réalisation de la voyelle, et présent dans tous les autres cas qui ne sont pas [+OBJET]. C'est une façon de traiter le problème qui n'est pas sans évoquer les arguments typiquement cités pour exposer les limites d'un modèle où le morphème est une pierre

⁵⁵ Conformément à l'hypothèse de la Morphologie Prosodique, que nous avons évoquée au chapitre précédent.

⁵⁶ C'est ce que propose Hardman (2001), parlant de « complément-zéro ».

« This (...) complement is marked by obligatory dropping of the final vowel, a subtractive morpheme (...) symbolized by Ø ». –p. 158

angulaire. Tout au moins cela met un bémol sur la définition du morphème comme d'une paire forme-contenu, puisqu'il puisse exister un contenu sans forme.

L'autre question à laquelle le modèle ne permet pas de répondre de manière précise a trait à la similitude, par la forme, entre cette alternance et d'autres alternances de la langue. En effet, comme le chapitre précédent nous a permis de le constater, ce genre d'alternance de forme entre réalisation et chute de la voyelle finale des radicaux est omniprésent dans la grammaire de l'aymara. En tous cas, elle n'est certes pas exclusive à la morphosyntaxe. Or, s'il est possible de traiter l'alternance morphosyntaxique comme un morphème à part entière, nous avons vu que ce n'est pas le cas ailleurs dans la grammaire, où elles semblent n'être rien d'autre qu'une alternance de forme phonologique, sans contenu morphosémantique ou morphosyntaxique identifiable, et sensible aux niveaux morphologiques. Ces deux alternances n'ont donc strictement rien à voir entre elles. Ce faisant, le fait qu'il y a une ressemblance de *forme* entre les deux types d'alternances est, au mieux, un cas d'homophonie accidentelle.

4.2.2 Analyse lexémique

Dans les modèles de la morphologie qui permettent de traiter la forme comme pure forme, il est plus facile de relier deux alternances ayant une forme commune, mais divergeant autrement. Puisque nous avons pu identifier un trait morphosyntaxique à l'alternance de forme, il ne peut s'agir de « pure forme », au sens des règles de métagénéralisation telles que celles utilisées au chapitre III pour relier entre eux des suffixes ayant un même impact morphophonologique. Par conséquent, il doit s'agir d'une règle de réalisation, associant un ou des traits morphosyntaxiques à une forme phonologique. On a toutefois affaire à un type particulier de règles –les règles de sélection du radical⁵⁷, qui associent directement un trait ou un groupe de traits morphosyntaxiques à une classe de radical plutôt qu'à une autre. En d'autres termes, ces règles font de l'alternance de radical un exposant de traits morphosyntaxiques. La figure

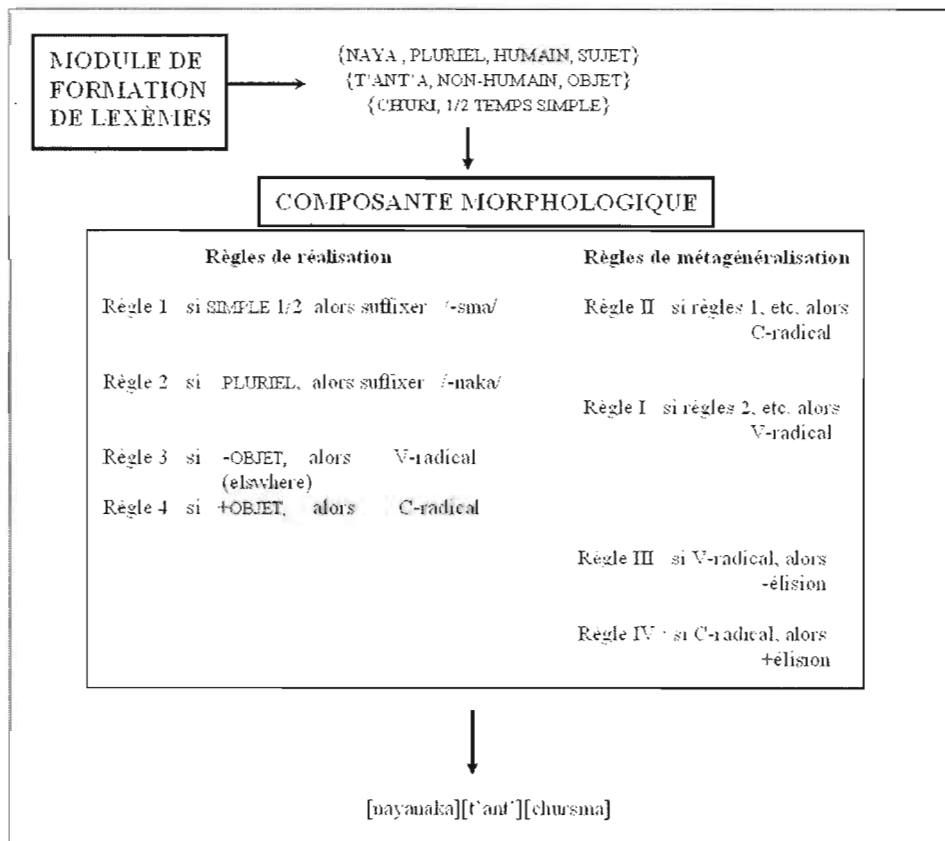
⁵⁷ «stem selection rules»

3.3 illustre la dérivation de la phrase « nous t'avons donné du pain » dans un cadre lexémique.

(11)

Naya-naka-x t'ant' chur-sma
 moi-plur-xa pain donner-simple 1/2.
 «Nous t'avons donnée du pain »

Figure 4.3 L'alternance morphosyntaxique comme règle d'alternance de radical



Dans ce modèle la question du savoir si le cas le plus marqué et celui qui reçoit la marque morphologique n'est plus problématique. En effet, comme nous l'exposons dans la

section précédente, dans un modèle morphémique le contraste de forme est vu comme un alternance entre des items portant une certaine marque morphologique et d'autres n'en comportant pas. Mais il est problématique de faire correspondre « forme marquée » et « contenu » marqué. Dans un modèle lexémique, ce problème est évité. Tous les arguments des verbes doivent avoir d'une forme de radical ou d'une autre, qui en soi ne sont ni marqués, ni non-marqué. Toutefois, l'un sert à incarner un trait spécifique (+OBJET), alors que l'autre n'est pas la marque d'un trait spécifique, mais le radical par défaut. En outre, du point de vue de la forme, il est clair que le C-radical peut être dérivé du V-radical (par chute de voyelle), mais pas l'inverse. Cela fait du v-radical la forme la plus basique, la forme par défaut. Donc, les arguments objets sont les plus marqués, tant par la forme que par le contenu. Et tout ce qui n'est pas un objet fait partie de ce qui est non marqué, englobant plusieurs types d'arguments, et réalisé sous la forme d'un radical inchangé...

Dans ce modèle, en outre, plusieurs alternances se ressemblent non pas par accident, mais parce qu'elles sont toutes des cas particuliers d'une alternance supérieure : l'alternance de radical. La sélection du radical est le passage obligé de toute opération morphologique. Dans le cas étudié dans ce chapitre, la sélection du radical peut être à elle seule, suffisante à marquer une opération morphologique. Dans d'autre cas, comme ceux abordés précédemment, la sélection du radical peut être coordonnée avec d'autres opérations comme la suffixation.

CHAPITRE V

DISTRIBUTION SYNTAXIQUE DES VOYELLES

Dans ce chapitre il sera question des autres cas où on observe une alternance quant à la réalisation ou l'élision de la voyelle finale des mots. Dans un premier temps, nous discuterons d'un cas où la réalisation de cette voyelle finale est fonction de la longueur des mots. Ensuite, nous aborderons les cas où la réalisation de la voyelle finale est fonction de la position d'un item dans la phrase. Finalement, nous verrons comment ces deux sous-cas peuvent être reliés entre eux, et avec les autres alternances dites « syntaxiques » analysées au chapitre IV.

5.1 La règle des trois voyelles (élisions internes au NP)

On se rappellera qu'il existe en aymara trois circonstances où un item perd sa voyelle finale s'il comporte trois syllabes ou plus, et la garde autrement : les constructions de type modifieur-modifié, devant certains suffixes, et dans l'un des types de reduplication. Nous ne considérerons dans ce chapitre que le cas des constructions modifieurs-modifiés, donc voici un exemple repris du chapitre II.

(1) (= Hardman 2001, p. 193)

janq'u	« blanc »	ch'uqi	« patate »
ch'iyara	« noir »		

janq'u ch'uqi-wa
 blanc patate-wa
 « C'est une patate blanche »

ch'iyar_ ch'uqi-wa
 noir patate-wa
 « C'est une patate noire »

5.1.1 Analyse

Il est clair que l'alternance de forme ne correspond pas à une alternance quelconque de sens, ce qui exclut d'emblée une explication en terme de distribution d'un morphème, ou de l'application d'une règle de réalisation. Il est donc probable que des facteurs phonologiques soient responsables de cette alternance. La première étape pour expliquer l'alternance est par conséquent de définir le contexte d'application de cette règle phonologique. Deux facteurs doivent être réunis pour qu'une voyelle soit élidée : elle doit être la dernière du mot, et ce mot doit en comporter au moins deux autres. Toutefois, comme nous le verrons dans la deuxième section de ce chapitre, l'élision de voyelle finale n'est pas restreinte aux structures modifieurs-modifiés, mais le critère de longueur est inopérant dans ces autres structures, ce qui indique que le phénomène n'est peut-être pas que phonologique.

Dans une telle perspective, il est utile de mentionner que le critère de longueur divisant les modifieurs en deux groupes (ceux de deux syllabes, et ceux de plus de deux syllabes) n'est pas totalement arbitraire. Cela correspond grosso modo à la ligne de partage entre formes simples (racines) et formes complexes (radicaux, mots). En effet, la vaste majorité des racines en aymara sont bi-syllabiques, et celles qui ont plus de deux syllabes comportent des suffixes fossilisés (formes lexicalisées), sont des composés figés ou des emprunts.

(2)

p'asanqallas	« sorte de pop-corn andin »
qalamaya	toponyme (de <i>qala</i> « pierre » et <i>amaya</i> « esprit »)
iwisa	« brebis » (de l'espagnol <i>oveja</i> , « brebis »)

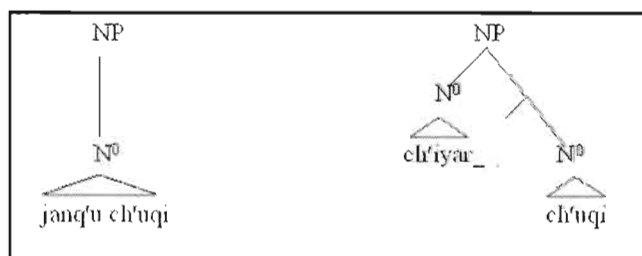
En somme, si l'on fait abstraction des quelques déviation de la forme canonique de racines, les formes de plus de deux syllabes comportent nécessairement un niveau de structure supérieur⁵⁸ aux formes de deux syllabes, étant nécessairement des radicaux plutôt que des racines. Ce qui veut dire, dans le cas particulier de la modification, que les modifieurs de deux syllabes sont des racines, et que les modifieurs plus longs sont au moins de radicaux, ou des mots.

Hypothèse de la forme canonique : un radical comporte au moins deux syllabe.

Hypothèse modification distribuée : la modification peut être morphologique ou syntaxique, selon que le modifieur satisfait la forme canonique ou non.

C'est comme si il y avait une règle de modification morphologique, mais sujette à un conditionnement phonologique, qui limite la taille des objets que cette règle peut manipuler. Lorsque la modification ne peut être effectuée morphologiquement, elle l'est syntaxiquement.⁵⁹

Figure 5.1 Modifications morphologique et syntaxique



⁵⁸ Ou égal, pour les cas où une racine, sans suffixe, existe comme mot indépendant de la phrase, cf objets.

⁵⁹ Les mots sont des formes libres, qui sont de deux types : mot morphologique (X^0) et le mot syntaxique (XP). La différence entre les deux est que les mots syntaxiques sont des mots morphologiques accompagnés d'un marqueur de focus. Cf. chapitre I

La conséquence immédiate de cette «répartition» de la modification est que les modifieurs traités syntaxiquement sont des mots, et donc sont affectés par la règle qui entraîne l'élision de la voyelle finale des mots. Par contre, les modifieurs traités morphologiquement sont des unités inférieures au mot, et la règle d'élision ne s'applique donc pas à eux.

Ce genre de situation, où une même fonction est réalisée soit morphologiquement, soit syntaxiquement, selon la longueur d'un item n'est pas unique à l'aymara. En fait, en anglais, une langue plus familière, on forme le comparatif/superlatif de manière analogue. En effet, cette fonction est exprimée soit morphologiquement (suffixes *-er/-est*), soit syntaxiquement (périphrase avec *more.../most...*). La réalisation morphologique est réservée aux mots de deux syllabes ou moins⁶⁰, et la syntaxique pour les mots plus longs.

5.2 Fin de mot syntaxique.

On aura remarqué tout au long de ce mémoire que les mots sont souvent dépourvus de leur voyelle finale.⁶¹ En fait, dans des circonstances normales, seul le dernier mot d'une phrase peut terminer en voyelle. Les exemples suivants illustrent comment des mots terminant avec les marqueurs de focus *-xa*, *-ti*, et *-wa*, perdent leur voyelle finales, à moins qu'elle ne coïncide avec la fin de la phrase. Remarquez en outre que le processus affecte la voyelle *finale* des mot, qu'elle appartienne à un marqueur que focus ou non, comme en témoigne la perte de la voyelle de « *wawa-r(u)* »⁶².

(3) (= Hardman 2001, p. 174)

mariya-x_	wawa-r_	t'ant'_	chur-i-ti	jisa,	chur-i-wa
marie-xa	bébé-à	pain	donner-simple 3/3-ti	oui	donner-simple 3/3-wa
« Est-ce que Marie a donné du pain au bébé? »				« Oui elle lui en a donné »	

⁶⁰ Avec une certaine zone grise pour les mots de deux syllabes : certains étant traités comme longs, d'autres comme brefs.

⁶¹ Dans le cas normal, un mot syntaxique doit avoir un marqueur de focus. C'est-à-dire que la voyelle qui est élidée est celle du marqueur de focus, la plupart du temps.

⁶² *t'ant'* comporte aussi une voyelle finale élidée, mais pour d'autres raisons, cf. chapitre 4.

(4) (= Hardman 2001, p. 172, 174)

mariya-t_ wawa-r_ t'ant'_ chur-i
 marie-ti bébé-à pain donner-Simple 3/3
 « Est-ce que c'est Marie qui a donné
 du pain au bébé ? »

jisa, mariya-wa
 oui marie-wa
 « Oui, c'est Marie »

mariya-w_ wawa-r_ t'ant'_ chur-i
 marie-wa bébé-à pain donner-3/3
 « C'est Marie qui a donné du pain au
 bébé. »

5.2.1 Analyse

L'alternance dont il est question ici diffère de celle discutée à la section précédente par le fait que la longueur des items ne joue aucun rôle dans l'application de la règle. L'alternance ne peut donc être attribuée à une différence entre réalisation morphologique et syntaxique d'une même fonction. Ceci dit, les deux phénomènes se ressemblent par le contexte d'application de la règle, qui affecte la voyelle finale de certains items.

Dans le cas de la modification, nous avons proposé que la règle faisait tomber la voyelle finale des N^0 . Or dans le contexte précis de la modification, étant donné l'ordre fixe modifieur-modifié, le N^0 visé est systématiquement suivi de son modifieur. C'est donc dire que façon équivalente de formuler le contexte d'application de la règle aurait pu être : élider toute voyelle finale qui ne coïncide pas avec la fin d'un NP

Suivant cette formulation, l'analogie avec les élisions qui nous occupent ici est facile. La voyelle finale du dernier mot d'une phrase coïncide minimalement avec la fin d'une unité syntaxique (la phrase). Si cette unité comporte d'autres mots, ils ne sont forcément pas tous en position finale, et ce sont précisément eux dont la voyelle est élidée. Le contexte d'application de la règle d'élision semble donc tout à fait semblable aux cas des modifieurs, ce qui suggère deux cas particuliers d'une même règle plus générale, qui pourrait être formulée comme suit :

Élision syntaxique : soient : X , un constituant de XP , tel que $[X_1, X_2, \dots, X_n]_{XP}$,
 $v(X)$, la voyelle finale de X ,

pour tout $X \leq X_{n-1}$, élider $v(X)$

Évidemment, XP peut être un NP, comme dans le cas des modifieurs, mais aussi une phrase complète, comme en (3) et (4). Cela implique aussi que la même chose devrait pouvoir exister pour un syntagme verbal. Nous aborderons cette question dans la section suivante.

5.3 Élisions syntaxiques : extension

Dans cette section nous tenterons, de manière plus spéculative, de faire un rapprochement entre les élisions syntaxiques analysées dans les deux sections précédentes, et phénomènes morphosyntaxiques affectant les voyelles finales étudiées au chapitre IV. Nous verrons que la distribution morphosyntaxique des voyelles finale est compatible avec ce que nous avons traité ici comme une simple règle phonologique.

5.3.1 Élisions à l'intérieur du VP : le cas des objets

Il y a de bonnes raisons de croire que le verbe et ce qui a été désigné comme l'objet appartiennent à un même XP, en l'occurrence VP. D'abord ils ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre par d'autres items⁶³. Ensuite, contrairement aux autres arguments, l'objet ne peut être omis. Quand à savoir si l'objet est lui-même un syntagme, ou simplement un X^0 , c'est une question qui mériterait d'être éclaircie, mais nous ne le ferons pas ici, et le considérerons comme un X^0 .⁶⁴

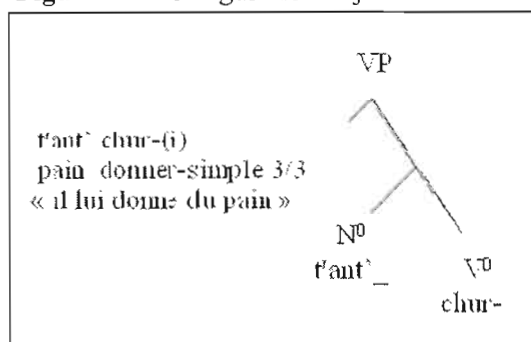
En outre, comme nous avons pu le voir dans le cas des structures modifieurs-modifiés, en aymara la tête d'un syntagme est située la fin (« head-final »). C'est le cas aussi à l'intérieur des syntagmes verbaux : le verbe est toujours après son objet. C'est donc dire que l'objet se retrouve invariablement en position non finale d'un syntagme verbal; un contexte où s'applique la règle d'élision décrite à la section précédente.

⁶³ Ou très rarement, dans des circonstances très marquées

⁶⁴ Le fait qu'au moins un des marqueurs de focus (-wa), qui sont de toute évidence des marqueurs attachés à des syntagmes plutôt qu'à des mots (cf jamais sur un modifieur qui est un N^0) ne puisse apparaître sur un objet suggère qu'il s'agit d'un N^0 plutôt que d'un NP.

Cela semble indiquer qu'il existe une explication à l'absence de voyelle finale sur les objets autre que morphologique, comme celle proposée au chapitre IV. En ce sens, la chute de la voyelle ne serait pas due à la présence (ou l'absence) d'un quelconque trait morphosyntaxique, mais au simple fait que, étant donnée leur nature, les objets sont nécessairement dans une configuration visée par la règle phonologique qui élide les voyelles finales. Rien n'exclut que pour le cas précis des objets, il y ait eu morphologisation de la règle autrement phonologique, mais cela n'en implique pas moins un lien entre les deux circonstances où l'élision se manifeste au niveau syntaxique⁶⁵.

Figure 5.2 Configuration objet-verbe



5.3.2 Absence d'élision : les sujets et les obliques

5.3.2.1 Les sujets.

Les sujets sont habituellement considérés comme les arguments externes des verbes, comme des arguments périphériques au noyau du syntagme verbal, formée du verbe et son objet. Les sujets en aymara ont plusieurs des caractéristiques qui servent

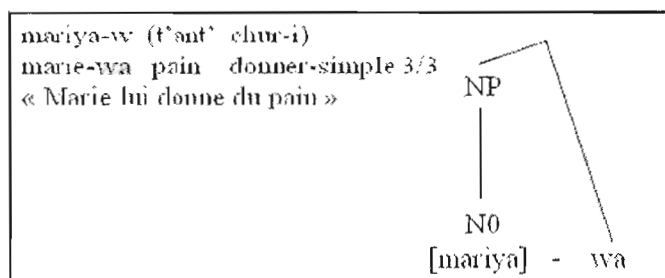
⁶⁵ En dépit du fait que partout dans Hardman (1988, 2001) et Briggs (1976) il soit question du phénomène d'élision de la voyelle des objets comme d'une *marque* (« complément-zéro »), et qu'il ne soit question nulle part d'un possible lien, au moins historique, entre ces élisions, et les autres observées niveau syntaxique, il semble qu'elles aient le même genre d'intuitions que ce que nous avançons ici :

« This vowel loss, the mark of zero complement, is not actually a suffix at all, but rather the result of a phonological deletion rule, morphologically and syntactically conditioned (...). » -Briggs (1976, p. 298)

normalement de critères à l'indentification des adjoints syntaxiques. Ils sont optionnels, peuvent être placés loin du verbe, et peuvent être ordonnancés de manière relativement flexible. Quand à leur statut, il est logique de croire qu'il s'agit de syntagmes entiers (NP) plutôt que de N^0 . La raison principale en est que les sujets comportent normalement un marqueur de focus, qui sont des affixes qui ont une portée sur un syntagme entier, plutôt que sur un seul mot.

Dans ces circonstances, un sujet se retrouve inévitablement dans le contexte précis où la règle d'élision ne s'applique pas. Si le sujet est la tête d'un NP, cela signifie que sa voyelle finale est la nécessairement la dernière du NP, ce qui exclut son élision. Cela sous entend, évidemment que les marqueurs de focus sont attachés à l'extérieur du NP, comme clitiques, et que leur propre voyelle sera élidée ou non selon que l'unité qu'ils forment avec le NP est finale ou non dans la phrase, comme nous le voyions à la section 2.

Figure 5.3 Configuration NP-sujet



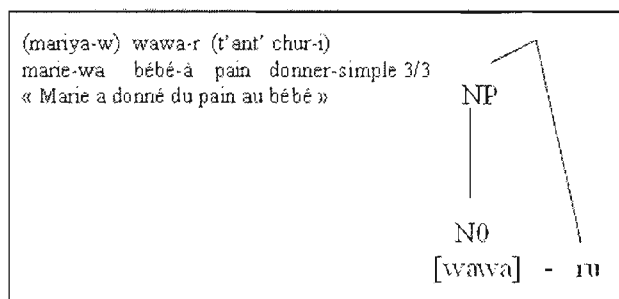
5.3.2.2 Les obliques

Les autres arguments des verbes, les obliques, ont eux aussi les caractéristiques d'adjoints syntaxiques : ils peuvent être éloignés du verbe, ils sont d'ordre flexible, et sont optionnels. Ils peuvent aussi comporter un marqueur de focus, quoiqu'il soit souvent omis.

Si l'on devait relier le cas des obliques à ceux qui précèdent, on devrait considérer qu'ils sont aussi des syntagmes, et que la règle d'élision n'affecte pas leur voyelle finale puisqu'elle coïncide avec la fin d'un XP. Les suffixes distinguant les divers cas obliques

devraient par conséquent être considérés comme externes à ce NP, au même titre que les marqueurs de focus. C'est une caractéristique qui mériterait d'être éclaircie, si l'on devait adopter cette façon de voir.

Figure 5.4 Configuration NP-oblique



Bien que cette section soit spéculative, il en ressort néanmoins deux choses. D'abord que la distribution des voyelles dites morphosyntaxiques n'est pas incompatible avec la règle d'élision purement phonologique décrite dans ce chapitre. Ensuite, qu'il est possible les deux phénomènes soient reliés, au moins historiquement, comme étant des manifestations d'une seule et même règle phonologique. Dans un cas, cependant, l'application de la règle phonologique peut être récupérée comme marque morphologique, étant donné que les propriétés morphosyntaxiques de la langue concourent à ce que la règle s'applique toujours dans le cas des objets.⁶⁶

Ce chapitre a permis de mettre en lumière divers cas d'élisions vocaliques au niveau syntaxique comme autant de manifestations d'une même règle, qui fait tomber la voyelle finale de tout élément syntaxique qui n'est pas le dernier de son domaine. On a vu que cela s'applique au niveau de la phrase (5.2) mais aussi au niveau des syntagmes verbaux (5.3.1) et nominaux (5.1). On a vu qu'une voyelle peut ne pas être élidée si elle est à la fin d'un syntagme, mais aussi si elle appartient à un élément de niveau inférieur au domaine d'application de la règle (morphologique). Cette dernière caractéristique a été suggéré comme étant la cause derrière un effet de longueur observé pour certaines constructions (modifieur-modifié).

⁶⁶ Surtout le fait que la tête soit finale.

CHAPITRE VI

CONCLUSION

6.1 Résumé des principaux points exposés dans le mémoire

Ce mémoire visait deux objectifs en particulier, relativement aux élisions vocaliques en aymara; d'abord à en rationaliser les différentes manifestations, puis à tenter d'en comprendre les mécanismes d'applications, en contrastant les différents modèles théoriques disponibles.

Au chapitre II, il a été montré que la multitude des contextes où des élisions vocaliques sont répertoriées en aymara peuvent être regroupés en deux ensembles, selon les facteurs entraînant l'élision : soit morphologiques, soit syntaxiques. Il a été établi que les élisions morphologiques se manifestaient tant dans la flexion que la dérivation, et tant le système nominal que verbal, et que les élisions syntaxiques étaient attestées tant au niveau de la phrase qu'au niveau du mot, et tant à l'intérieur du syntagme verbal que nominal.

Le chapitre III a été consacré à l'analyse des élisions morphologiques et n'a porté que sur la dérivation verbale. Nous avons mis en évidence les propriétés sémantiques et formelles des suffixes participant à la dérivation verbale et en sommes venus à la conclusion que la réalisation/élision de la voyelle finale de la base à laquelle s'attachent ces suffixes ne

constitue pas un exposant d'une propriété sémantique ou lexicale identifiable, comme la catégorie. En conséquence, un traitement de l'alternance comme morphèmes (modèles lexicaux) ou comme règle de réalisation (modèles lexémiques) a été exclu. Une analyse du phénomène en tant que « pure forme » s'imposait donc. Pour les modèles lexicaux, cela peut se représenter par une organisation en strates (au moins quatre) de la morphologie verbale et certaines règles phonologiques (lexicales). Certaines de ces strates (2 et 4) comportent une règle d'élision vocalique, alors que d'autres (1 et 3) n'en comportent pas. Toutes les strates proposées pour expliquer l'alternance on pu être distinguées les unes des autres par des facteurs indépendants des règles d'élision vocaliques, sauf les strates 1 et 2, dont toutes les propriétés sont identiques, sauf l'impact sur les voyelles. Le fait que l'élision vocalique se manifeste à deux niveaux différents est considéré comme aléatoire dans ce modèle.

Dans un modèle lexémique, l'alternance a été considérée comme une règle de métagénéralisation associant certains suffixes (règles de réalisation) à un radical en particulier. Deux types de radicaux ont ainsi été proposés pour l'aymara, se distinguant par leur forme : les V-radicaux (-élision) et les C-radicaux (+élision). Dans ce cadre, les élisions morphologiques sont le fruit d'une alternance de radical conditionnée morphologiquement.

La discussion des élisions vocaliques répondant à des contraintes syntaxiques, quant à elle, s'est effectuée en deux temps. D'abord, nous avons vu, au chapitre IV qu'un contenu morphosyntaxique pouvait être associé à l'élision/réalisation de la voyelle finale des divers participants d'une phrase. Plus précisément, il a été démontré que ni le rôle thématique des participants, ni leur genre (+/- humain) ne suffit, isolément, à décrire l'alternance, mais qu'il faut faire appel à la notion morphosyntaxique plus complexe d'objet. Cette alternance de forme +/-élision comme marque du trait +/- objet se qualifie comme morphèmes, selon les critères des modèles dits lexicaux, et comme règle de réalisation de type « règle de sélection du radical » des modèles lexémiques. La mise en contraste des deux genres de modèles a permis de constater que les modèles lexicaux traitaient les alternances morphophonologiques et morphosyntaxiques comme des

phénomènes complètement disjoints et non-reliés, bien que (accidentellement) de même forme. Les modèles lexémiques, par contre, traitent ces deux types d'alternances comme deux manifestations d'un même phénomène : l'alternance de radical. Dans un cas, l'alternance de radical est associée à plusieurs règles de réalisation via une règle de métagénéralisation, alors que dans l'autre cas, elle est elle-même une règle de réalisation, et sert d'exposant à un trait morphosyntaxique.

Finalement, au chapitre V, il a été question des alternances répondant à des facteurs syntagmatiques. Nous y avons montré que chaque voyelle en finale absolue de mot était sujette à élision, à moins qu'elle n'appartienne au dernier mot d'un syntagme. Nous avons vu que ce phénomène se manifestait au niveau de la phrase et du syntagme nominal, avec de possibles extensions au syntagme verbal et à ses divers arguments. Dans le cas particulier du syntagme nominal, il a été proposé que la modification pouvait s'effectuer de deux manières : soit morphologique, soit syntaxique, selon que le modifieur correspond à la forme canonique des racines (bi syllabique) ou l'excède. Puisque la règle d'élision syntagmatique n'affecte que les mots elle ne s'applique que dans le cas de la modification syntaxique, et pas de la modification morphologique, d'où l'effet de longueur observé.

6.2 Questions de recherches futures.

Ce mémoire a exposé plusieurs des questions que soulève la grammaire, et a offert quelques pistes de solutions, mais une multitude de points attendent encore d'être approfondis.

Tout d'abord, les cas d'élisions étudiés dans le mémoire, en particulier ceux qui répondent à un conditionnement morphologique, n'étaient qu'un échantillon des cas attestés dans la langue. La morphologie dérivationnelle verbale nous a donné une idée de la complexité du système, et du caractère parfois imprévisible de règles morphophonologiques. Pratiquement rien n'a été dit cependant sur la dérivation nominale et sur la répartition des règles d'élisions dans ce sous-système. Une telle étude permettrait

de comparer les systèmes dérivationnels nominaux et verbaux et de voir si, du point de vue des élisions vocaliques, ils sont semblables ou non.

Très peu de choses ont aussi été dites au sujet de la flexion verbale. Or une très grande proportion de suffixes de l'aymara appartient au système flexionnel verbal. L'élision vocalique s'y manifeste abondamment, en interaction avec d'autres phénomènes. En effet, puisque le système flexionnel est⁶⁷ organisé en paradigmes, les phénomènes d'élisions ne sont pas que des propriétés des suffixes, mais aussi des propriétés des paradigmes. En outre, un phénomène connexe à l'élision vocalique est attesté dans les paradigmes flexionnels verbaux, mais pas ailleurs dans la morphologie de cette langue : l'allongement vocalique⁶⁸. On se retrouve donc avec une alternance morphophonologique ternaire. Il serait intéressant de voir quels facteurs entraînent ces allongements, et quelle est la différence entre les systèmes flexionnel et dérivationnel qui rend possible l'allongement vocalique dans l'un et pas dans l'autre. Toutefois, avant de pouvoir entreprendre une étude de la morphophonologie du système flexionnel verbal, il faudrait avoir une meilleure compréhension de la morphologie générale des paradigmes flexionnels. Plusieurs suffixes rapportés dans la grammaire semblent être des suites de suffixes non analysés. Dans certains cas, des formes récurrentes pour une même personne permettent d'identifier un suffixe marquant l'objet, ou le sujet dans une forme présentées

⁶⁷ Selon toute vraisemblance.

⁶⁸ Il existe une forme de verbalisation de type « identité » qui ne consiste qu'en un allongement vocalique :

warmi « femme »	warmi-:-t-wa
	femme-V-simple 1/3-wa
	je suis une femme.

Excepté cette verbalisation qui, de toute façon, est intimement liée à la flexion verbale, tous les autres cas d'allongement conditionnés morphologiquement sont des suffixes flexionnels.

comme unitaires⁶⁹. Dans d'autres, un paradigme semble « dérivé » d'un autre paradigme plus simple⁷⁰.

En outre, il semble y avoir une interaction entre le mode, les marques focus⁷¹, et certaines des règles d'élision que nous avons décrites comme morphosyntaxiques. C'est le cas notamment des impératifs, dont les sujets ont une voyelle finale élidée, contrairement aux sujets des verbes à d'autres modes. Un approfondissement de ces points implique aussi une étude plus fine du système de focus de l'aymara, et de ses interaction avec le rôle thématique, le temps, le mode, etc.

Mais au-delà des questions particulières que soulève la morphophonologie de cette langue, bien des interrogations demeurent sur le statu plus général de la morphophonologie en tant qu'aspect de la faculté du langage. Certes, plusieurs modèles de la phonologie ou de la morphologie permettent d'accommoder les phénomènes morphophonologiques observés mais demeurent souvent vagues dans leur explication de cette caractéristique du langage. Évidemment, il y a des raisons historiques à l'émergence de règle morphophonologiques. Mais, en synchronie, comment expliquer que des grammaires aient, ou conservent des règles qui, en apparence du moins, complexifie leur système morphologique, sans bénéfice apparent? Comment expliquer que des règles comme celle explorée dans ce mémoire soient si « tentaculaires », présentes dans plusieurs parties de la grammaire, et non local et exceptionnel? Comment rendre compte du fait que cette caractéristique grammaticale soit si stable d'un dialecte à l'autre, alors que ce n'est après tout qu'un aspect secondaire de la morphologie, presque indésirable?

⁶⁹ Malgré ce qu'en dit Hardman (2001, p. 101)

« (...) all verb roots and stems participate in the nine person system where subject and complement are unitary. The suffixes corresponding to the nine interactions are unitary, not divisible into subject/complement forms.

⁷⁰ « The primary tenses have single morphemes, indivisible, for the totality of the components. Compound tenses consist of the forms from two or more of the primary tenses, resulting in a nu formation. (...) the combination are non always entirely predictable (lexicalized morphophonemics of Proto Jaqi are involved) (...)» -Hardman (2001, p. 105)

⁷¹ Voir page... note...

Il est probable que l'étude de la morphophonologie des langues pour elle-même plutôt que comme entité secondaire, en exergue d'investigations phonologiques et morphologiques plus prototypiques apportera des réponses à ces questions.

LISTE DES RÉFÉRENCES

- Adelaar, W.F.H. et Muysken, P.C. (2004). *The Languages of the Andes*. Cambridge Language Surveys. Cambridge: Cambridge University Press.
- Anderson, S. R. (1992) *A-Morphous Morphology*. Cambridge University Press.
- Aranovich, R. (2004) «Morphosyntactic opacity in Aymara complement argument: an OT account». *UBCWPL - WSCLA 9*, Vancouver.
- Aronoff, M. (1994) *Morphology by Itself – Stems and Inflectional Classes*. Linguistic Inquiry Monograph 22. MIT press. Cambridge, Massachusetts.
- Beas, O.H. (1999) «Morphophonemica y elisiones vocálicas en aimara sureño : un análisis no-linear». *Taller de Lingüística Amerindia*. Pontificia Universidad Católica del Perú. Lima.
- Briggs, L.T. (1976) *Dialectal variation in the aymara language of Bolivia and Peru*. PhD thesis. University of Florida. Gainesville.
- Briggs, L.T. (1979) "A critical survey of the literature on the aymara language". *Latin American Report* 14.3: 87-105.
- Goldsmith, J. (1976) *Autosegmental Phonology*. PhD thesis. John Hopkins University. Baltimore.
- Goldsmith, J. (1990) *Autosegmental and metrical phonology*. Oxford, Blackwell.
- Gomez Baccarreza, D. (2004) *Diccionario Aymara*. La Paz, Bolivie.
- Halle, M., Marantz, A. (1993). "Distributed Morphology and the pieces of inflection," K.Hale and J. Keyser, eds. *The View from Building 20*. pp. 111-176. MIT Press: Cambridge, MA.
- Hardman, M. J. (1966) *Jaqaru: an outline of phonological and morphological structure*. The Hague. Mouton.

- Hardman, M. J. (2000) *Jaqaru*. Languages of the world/materials: 183. Lincom Europa, Munchen.
- Hardman, M. J. (2001) *Aymara*. Lincom Studies in Native American Linguistics 35. Lincom Europa. Munchen.
- Hardman, M. J., Vasquez, J., Yapita, J. D. (1988) *Aymara : Compendio de estructura fonologica y grammatical*. ILCA, La Paz, Bolivia.
- Harris, J. (1990) "Segmental Complexity and phonological government". *Phonology* 7: 255-300.
- Harris, J. (1994) *English Sound Structure*. Oxford, Blackwell.
- Inkelas, S. & C. O. Orgun (1995). "Level ordering and economy in the lexical phonology of Turkish". *Language* 71. 763-793.
- Inkelas, S. & C. O. Orgun (1998). "Level (non)ordering in recursive morphology: evidence from Turkish." S. G. Lapointe, D. K. Brentari & P. M. Farrell (eds.) *Morphology and its relation to phonology and syntax*. Stanford: CSLI. 360-410.
- Lieber, R. (1980) *On the organisation of the lexicon*. PhD thesis MIT.
- Martin-Barber, L. (1970) *A phonology of Aymara*. Master's thesis University of Florida, Gainesville.
- MacEachern, M. R. (1997) *Laryngeal Cooccurrence Restrictions*. PhD Thesis. UCLA
- Matthews, P. H. (1972) *Inflectional Morphology: a Theoretical Study Based on Aspects of Latin Verb Conjugation*. Cambridge University Press.
- McCarthy, John J. & Alan Prince (1990) "Prosodic morphology and templatic morphology". M. Eid and J. McCarthy, eds. Pp. 1-54.
- Mohanan, K.P. (1986). *The theory of lexical phonology*. Dordrecht: Reidel.
- Núñez, R. E., Sweetser, E. (2006). "With the Future Behind Them: Convergent Evidence Aymara Language and Gesture in the Crosslinguistic Comparison of Spatial Construals of Time". *Cognitive Science* 30: 1-49.
- Selkirk, E. O. (1982). *The syntax of words*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Spencer, A. "Morphophonological Operations". *Handbook of Morphology*. Oxford, Blackwell.

- Steele, s. (1995) "Towards a Theory of Morphological Information". *Language* 71: 260-309
- Stump, G. T. (2001). *Inflectional Morphology*. Cambridge Studies in Linguistics. Cambridge University Press.
- Yapita, J. D. (1991) *Curso de Aymara Paceño*. Institute of Amerindian Studies 24. St Andrews University.
- Zwicky, A. M. (1985) "Rules of allomorphy and Phonology Syntax Interaction" *Journal of Linguistics* 21: 431-436